1695

Palat. XXXVI. 4

LE SUICIDE,

OU

CHARLES ET CÉCILIA.

Cet Ouvrage se trouve aussi :

Chez
- LEPRIEUR, Libraire, rue des Noyers.
- BARBA, Libraire, palais du Tribunat.
- DUFOUR, Libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques.

LE SUICIDE,

OU

CHARLES ET CÉCILIA;

PAR Mme FLEURY,

Auteur de Montalais et Hélena, d'Herbert et Virgina, etc.

TOME PREMIER.

A PARIS;

Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq, n° 15, près la rue Saint-Honoré.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AINÉ.

1806.

Ouvrages qui se trouvent chez le même Libraire.

Les Mémoires de Babiole, ou la Lanterne magique anglaise, par Caroline Wiet, 3 volumes in-12. 6 f.

Histoire d'un Ecu de six livres, transformé en une pièce de cinq francs, etc., 1 vol. in-12. 1 f. 50 c.

Chrisostôme, père du Jérôme de Pigault-Lebrun, 2 vol in-12. 4 f.

L'Opinion du Parterre, ou Revue des Théâtres Français, de l'Opéra, de l'Opéra-Comique-National, de Louvois, de l'Opéra-Buffa, et du Vaudeville, 2 vol. in-18, 1re année. 1 f. 20 c.
2e année. 1 f. 80 c.

A

MON AMI QUENOT.

Le retour d'un ami nous flatte et nous console,
Sa présence devient le comble du bonheur;
Mais on oublie, hélas! que le temps, qui s'envole,
Fixe un terme bien court aux vœux de notre cœur.

Le posséder long-temps est notre unique envie,
L'événement s'oppose à notre ardent desir.
Il faut le perdre encor, regretter et souffrir,
Se désoler...., gémir...., et détester la vie.

Voilà ce qui m'attend, le sort que je redoute,
Que déja j'éprouvai...., qui revient à grands pas.
Tendre amour...., amitié..., je n'en murmure pas;
Mais pour vous conserver, ah combien il en coûte!

Par son amie Fleury.

CHARLES

ET

CÉCILIA.

CHAPITRE PREMIER.

Les jeunes gens.

ARNOUVILLE et d'Armeuil parcouraient les Champs-Élysées depuis un assez long temps, ayant observé de part et d'autre le plus rigoureux silence, lorsqu'un essaim de jeunes beautés vint les tirer de leurs sombres rêveries; d'Armeuil, extrêmement vif, ne put retenir une exclamation un peu forte que lui arracha le plaisir, et qui étant

entendue et commentée par ces charmantes personnes, les fit excessivement rougir. — Je n'ai jamais bien conçu, dit en bâillant Arnouville, comment il se peut qu'on se passionne à la vue d'une femme; s'il y en avait peu, je pourrais tolérer ce fol enthousiasme, parce qu'au moins elles auraient le mérite de la rareté, mais il y en a tant, qu'on ne peut faire un pas sans en rencontrer par centaine. En vérité, ça devient fatigant, continua-t-il en se jetant sur une chaise, bâillant et s'alongeant. —Vous me surprenez, reprit d'Armeuil, je ne vous ai jamais soupçonné d'éloignement pour les femmes, et ne le crois pas encore, d'autant moins que vous êtes au moment d'épou-

ser une des plus jolies femmes de Paris. — Eh, ne faut-il pas épouser quelqu'un ? c'est un préjugé qu'il faut suivre, s'asservir malgré soi à des usages ; les parens, les amis vous excèdent ; ennuyé, on cède, on se marie, on se sacrifie, et pour prix de tout cela, qu'est-ce qui vous reste ? une femme pour vous contre-carrer dans tous vos goûts. — Mais, mon cher, répliqua d'Armeuil, quoique je n'aie pas infiniment d'expérience, je juge les femmes bien autrement que vous. Il peut, à la vérité, y en avoir d'insupportables, mais j'imagine que, pour notre commun bonheur, elles sont rares ; d'ailleurs je crois être assez bon physionomiste, et parie décider du caractère d'une femme

en la fixant deux minutes seulement.—Vous êtes impayable, mon pauvre d'Armeuil; deux minutes vous suffisent pour juger un sexe que des siècles d'expériences n'ont pu définir, j'en atteste les philosophes anciens et modernes.—Pauvre et aimable Julia, murmura tout bas d'Armeuil, que je vous plains! — Eh bien, vous êtes convaincu de votre erreur, poursuivit Arnouville; ma raison est sans réplique. D'Armeuil dit qu'il ne se croyait nullement vaincu. Ils discutèrent encore quelques instans; et la nuit commençant à étendre son voile sombre sur toute la nature, ils reprirent le chemin de la ville.

Maman, disait Julia en travaillant près de sa mère, il me semble

qu'il y a bien long-temps que vous n'avez reçu des nouvelles de Charles ; il y a deux ans qu'il est parti, et voilà bientôt onze mois que vous ne m'en parlez plus. Nous aurait-il oublié ? Ah ! non, non.... Charles n'est point fait pour être ingrat. Julia termina cette phrase par un soupir; sa mère, qui la regarda dans cet instant, la fit prodigieusement rougir. Madame d'Arlis n'eut point l'air de remarquer le trouble de sa fille, et lui répondit simplement qu'elle était assurée que Charles jouissait d'une bonne santé; qu'elle avait reçu dernièrement une lettre de Marseille, du négociant chez lequel il était, qui lui marquait qu'il était fort satisfait du jeune homme, et qu'il espérait l'établir

d'une manière avantageuse.— Comment, répliqua Julia extrêmement agitée, est-ce que Charles va se marier? — Non, pas encore; mais quand cela serait, dit d'un air fort sérieux sa mère, est-ce que vous seriez fâchée qu'une femme aimable contribuât à embellir sa vie ? — Oh ! non, non, maman, répliqua Julia, tâchant de dévorer ses larmes; l'ami de mon enfance ne sera jamais aussi heureux que je le desire. Mais, madame, sait-il que sa sœur, son amie, va contracter des nœuds éternels? Lui avez-vous écrit que je dois bientôt épouser M. Arnouville? Un *non* fut toute la réponse de madame d'Arlis, et Julia n'osa pas pousser ses questions plus loin.

Ce silence pénible fut interrompu

par l'arrivée de M. Arnouville, qui, après avoir salué nonchalamment les dames, s'étendit en bâillant sur un canapé, tira une fort jolie boîte d'or, et s'amusa à savourer l'odeur d'un excellent tabac d'Espagne qu'elle renfermait. — Que dit-on de nouveau ? demanda madame d'Arlis, un peu piquée de cette conduite peu décente, à laquelle cependant elle devait être accoutumée, mais qui la frappa plus dans cet instant. — Ma foi, belle maman, je ne sais rien ; il a fait aujourd'hui une chaleur excessive, et l'on n'était occupé que des moyens de s'en garantir. Je viens des Champs-Elysées, il y fait une poussière affreuse ; on ne sait, en vérité, où respirer... ; mais vous, mesdames, vous n'êtes

point sorties ? Je m'étais flatté, continua-t-il en se tournant du côté de Julia, que vous embelliriez de votre présence des lieux où se rassemble ce que Paris renferme de jolies femmes ; mais, ajouta-t-il en se souriant à lui-même, j'espère bientôt vous y accompagner, et y faire autant de jaloux qu'il s'y trouvera de personnes de bon goût. Cela était assez galant, comme on le peut juger ; mais un air d'ennui semblait démentir ces jolies choses : aussi, Julia n'y fut aucunement sensible ; mais, pour ne pas avoir l'air impoli, elle se contenta de répondre par une simple inclination.

Quelques personnes qui arrivèrent firent prendre à la conversation une tournure générale. On se

sépara à minuit, et chacun fut chercher le repos qui lui était plus ou moins nécessaire.

Lorsque Julia fut seule, elle réfléchit sur la conversation qu'elle avait eue avec sa mère, et l'image de Charles se présenta vivement à son imagination, peut-être pour la première fois depuis son absence. Elle se livra sans crainte au plaisir d'y penser; mais l'idée que peut-être il se marierait bientôt la fit retomber dans la tristesse; elle se reprocha cette faiblesse, ou plutôt son injustice. N'était-elle pas elle-même au moment d'épouser M. Arnouville? C'était à la vérité pour obéir à ses parens; elle n'avait aucune inclination décidée pour lui, mais jusqu'alors elle avait cédé sans

répugnance. Ces réflexions, qu'elle prolongea, lui firent craindre d'avoir donné son consentement à cette alliance avec trop de précipitation; et, pour la première fois encore, elle aperçut dans cet hyménée une perspective qui ne lui annonçait pas le bonheur.

Cependant les choses étaient trop avancées pour qu'il fût possible d'y rien changer; et puis, quelles raisons opposer? aucunes : cela ressemblerait à un étrange caprice; il faut éviter de se couvrir de ridicules. Elle reporta ses idées sur Charles; et, malgré elle, Julia éprouvait qu'il l'intéressait beaucoup trop pour son repos.

Les parens de Julia étaient fort riches. Un événement avait amené

le jeune Charles dans leur maison; ils n'avaient point d'enfans alors. Les graces enfantines du jeune infortuné les avaient séduits; ils l'aimaient comme leur fils : en conséquence les soins, les maîtres lui furent prodigués. La naissance de Julia, qui arriva lorsqu'il avait quatre ans, ne changea rien aux attentions ni à l'amitié que l'on avait pour lui; au contraire, les transports qu'il fit éclater à la vue de sa petite compagne ne firent qu'accroître l'intérêt que l'on avait pour lui. Ils crûrent et vécurent ensemble dans cet état d'innocence où le cœur est sans passion. Charles était parvenu à sa seizième année, et Julia en avait douze. Comme ils n'ignoraient pas qu'ils n'étaient ni frère ni sœur, on

crut s'apercevoir qu'un penchant plus fort qu'eux, et qu'ils ignoraient, les entraînait l'un vers l'autre ; ce fut madame d'Arlis qui fit cette découverte. Elle la communiqua à son époux, qui d'abord n'en fit que rire ; mais une légère indisposition survenue à la jeune personne les éclaira tout-à-fait sur la nature des sentimens de ces jeunes gens. Les alarmes, les inquiétudes de Charles le trahirent, ainsi que les transports de joie qu'il fit éclater à la convalescence de Julia. M. d'Arlis vit que son épouse avait fort bien jugé la chose. Les femmes sont clairvoyantes ; il est difficile de leur en imposer, sur-tout sur le chapitre de l'amour.

Ils décidèrent qu'il ne restait

d'autre parti à prendre que d'éloigner le jeune homme, sans néanmoins qu'il pût se douter de la véritable raison; M. et madame d'Arlis jugèrent qu'il serait plus prudent d'avoir l'air d'ignorer cette inclination naissante, les contrariétés ne pouvant que la développer et lui donner plus de force.

On ne changea donc rien aux manières accoutumées; on leur laissa la même liberté de se voir, de s'entretenir à toute heure; on était sûr de leurs principes; on se contentait de les surveiller légèrement, sans que cela pût leur inspirer aucune défiance. Cependant M. d'Arlis travaillait à procurer au jeune homme un état honnête. Il était lié intimement avec un des premiers com-

merçans de Marseille; il lui fit la proposition de prendre chez lui le jeune Charles, de lui apprendre le commerce, offrant de payer une forte pension, et desirant qu'on eût pour lui les mêmes égards que s'il était son fils. M. Blondel (c'est le nom du négociant) fit la réponse la plus satisfaisante; mais il pria de différer le départ du jeune homme, vu qu'il était obligé de s'absenter; que son voyage pourrait être plus long qu'il ne le pensait lui-même; qu'il fallait alors remettre la chose. A son retour tout fut arrangé et accepté. Il s'était dans tout cela écoulé deux ans, que nos jeunes amans avaient passés dans une sécurité parfaite, s'occupant du présent; seulement le passé leur était cher; l'avenir, ils n'y

songeaient pas, et ne pouvaient prévoir le coup qu'on allait leur porter. M. et madame d'Arlis, naturellement bons, ne savaient trop comment s'y prendre pour annoncer cette séparation. Le temps s'écoulait; M. Blondel avait annoncé son arrivée à Marseille, et le desir de posséder le jeune homme dont son ami lui avait parlé.

Madame d'Arlis prit le parti qu'elle jugea le meilleur, ce fut de mettre Julia dans la confidence, en lui disant d'annoncer à Charles cette nouvelle; de lui faire sentir que ce que l'on faisait était dans les vues de lui assurer un état solide et indépendant; qu'à dix-huit ans un homme devait songer à se rendre utile à lui-même et aux autres,

ajoutant qu'elle et M. d'Arlis veilleraient à son bonheur, et lui tiendraient toujours lieu de parens, d'amis, de protecteurs. Julia écouta tout ce qu'il plut à sa mère de lui dire, mais son cœur était serré; ses yeux humides, ses joues enflammées peignaient l'agitation de son ame. Madame d'Arlis, à qui aucune de ces choses n'était échappée, ne se permit cependant aucunes observations; elle embrassa tendrement sa fille, et la pressa d'aller remplir sa commission. Julia sortit, descendit lentement dans le jardin; au lieu de courir, de chercher Charles comme à l'ordinaire, elle craignait de le rencontrer. Elle était assise sur un banc, elle pleurait, lorsque Charles, qu'elle n'a-

vait pas entendu, se trouva à côté d'elle. Prenant une de ses mains, il écarta l'autre dont elle se couvrait les yeux, et ayant remarqué son affliction, il lui en demanda tendrement la cause. Hélas! lui dit ingénuement Julia, c'est vous qui faites couler mes larmes. O mon ami! vous en allez savoir tout-à-l'heure la cause, puisqu'on a eu la cruauté de me charger de vous l'apprendre. Alors elle lui détailla la conversation qu'elle venait d'avoir avec madame d'Arlis. Le jeune homme sentit sa poitrine oppressée; quelques pleurs vinrent aussi humecter sa paupière; ils les retint, mais ils retombèrent sur son cœur.

Après quelques instans de silence, il pressa Julia contre son

sein. J'obéirai, mon amie; je m'arracherai de ces lieux qui me seront toujours chers; je n'oublierai jamais les bontés de ceux qui prirent soin de mon existence, à qui je dois le bonheur dont j'ai joui, et qui veulent bien encore s'occuper de mon sort à venir. O mon amie! ma tendre amie! sans doute ils auront des droits éternels à ma reconnaissance, à mes justes regrets; mais il en est un plus fort que tous, c'est celui de me séparer de ma compagne, de vous, ma chère Julia; je n'avais jamais songé que ce terrible moment dût arriver un jour..... C'est bien là ce que l'on peut appeler un malheur : c'est le premier de ma vie, ce sera le plus sensible, quelle que soit ma destinée.... Mais

peut-être ne serons-nous pas séparés pour long-temps.... Cachez-moi vos pleurs, ma douce amie, ils me rendent trop malheureux. Charles pressa encore une fois Julia contre son cœur, et passa dans une autre allée, pour ne pas la rendre témoin de son désespoir.

Lorsque Julia eut donné un libre cours à ses larmes, elle se sentit un peu soulagée; elle tâcha d'en effacer les traces, et fut rejoindre sa mère, à laquelle elle dit qu'elle avait rempli ses intentions, et que Charles était instruit. Madame d'Arlis fut prévenir son mari, qui, dès le jour, s'entretint avec le jeune homme de ce qu'il avait fait pour lui, de la manière dont il faudrait qu'il se conduisît, qu'il pouvait regarder

M. Blondel comme un second lui-même, enfin qu'il eût à se préparer à partir sous huit ou dix jours; qu'il était attendu avec autant de plaisir que d'impatience.

CHAPITRE II.

Les amans sans le savoir. Séparation douloureuse.

CHARLES et Julia ne virent pas sans la plus vive douleur les apprêts qui annonçaient que bientôt ils seraient séparés, qu'ils ne pourraient plus se confier ces riens qui signifient tant de choses pour des cœurs qui s'entendent; ils ne s'étaient jamais parlé comme amans, ils ne s'étaient point juré amour éternel; ils s'étaient contentés simplement de s'aimer, chose qui leur paraissait toute naturelle; l'idée d'être unis un jour ne les avait jamais occupés, mais aussi celle d'une dure séparation ne

s'étant jamais présentée à leur imagination, ce ne fut qu'à ce moment cruel que Charles connut parfaitement que l'amour le plus violent s'était emparé de lui. Il gémit; ce sentiment, ne pouvant être avoué, allait influer sur le bonheur de sa vie, rendre son existence pénible: quelle fatale découverte ! Hélas ! il eut la triste conviction que ses sentimens étaient partagés par l'aimable Julia. Ce qui eut fait la félicité d'un autre augmentait son supplice; il aurait desiré être malheureux tout seul. Il réfléchit à sa position; tous les bienfaits de M. et madame d'Arlis se présentèrent à lui; ils l'avaient reçu dans leurs bras, avaient accueilli, soigné son enfance; et pour prix de tant de bontés, il avait porté

le trouble dans le cœur de leur fille chérie ; c'était involontairement, mais il aurait pu devenir plus coupable... Il envisagea son départ avec moins d'horreur ; un séjour prolongé pouvait le rendre ingrat ; il frémit, et se promet d'éviter de se rencontrer seul avec Julia ; il se reproche ce qu'il lui a déja dit, il desire qu'elle puisse l'oublier. Ses résolutions terminées, il s'entretient avec plus d'aisance de son départ avec M. d'Arlis, reçoit ses instructions avec respect, enfin il fait tout pour s'étourdir et se distraire de ses funestes pensées. Le jour redouté arrive, les parens de Julia ont peine à se séparer d'un jeune homme intéressant qu'ils ont élevé et qu'ils ont traité comme un fils. M. d'Arlis serre la main de

Charles au moment de le quitter ; c'est toute la marque d'affection qu'il lui soit possible de lui donner. Le jeune homme demande la permission d'embrasser sa bienfaitrice et Julia. Madame d'Arlis lui donne le baiser maternel ; ses larmes coulent, malgré les efforts qu'elle fait pour les retenir. Il donne le baiser d'adieu à sa triste amie, qui tombe mourante dans les bras de son père. Charles, craignant tout de sa sensibilité, s'arrache de cette maison, où il passa si agréablement les premières années de sa vie, il s'élance dans la voiture, bientôt il ne doit plus vivre que dans leur souvenir. Nous le laisserons arriver à sa destination, et nous resterons avec la famille, qui mérite aussi notre intérêt.

Madame d'Arlis, alarmée de l'état de sa fille, se hâta de lui porter les plus prompts secours. La jeune personne versa un torrent de larmes qui la soulagèrent et la préservèrent de maladie, chose que la mère craignait : elle éprouvait une partie des maux de son enfant; elle respecta sa douleur, sans avoir l'air de s'être aperçue du véritable motif : elle la blâma avec douceur de se trop livrer à sa sensibilité ; elle laissa au temps à cicatriser une plaie qu'elle ne jugea pas être très-profonde. Trois mois s'étaient écoulés, la raison paraissait avoir repris son empire sur le cœur de la jeune personne; elle soupirait encore, mais ne pleurait plus; le nom de Charles ne lui causait plus qu'une émotion douce, et elle

était enfin parvenue à en entendre parler, à en parler elle-même, avec assez de tranquillité. Le jeune homme écrivait régulièrement tous les mois à M. d'Arlis; il présentait ses respects aux dames à la fin de chacune de ses lettres : c'était tout ce qu'il avait osé se permettre : aussi M. d'Arlis ne faisait nulle difficulté de lire ces lettres en entier ; souvent même il les donnait à Julia, qui, n'y trouvant que des marques d'un simple souvenir, s'affermissait dans la résolution, non pas de l'oublier, mais de ne s'intéresser à lui que comme un frère. Elle reprit peu à peu sa première gaieté. Une année et plus donna à ses heureuses formes toute leur élégance ; elle attira l'attention des hommes : comme elle

était aimable, jolie et riche, elle ne manquait pas de prétendans.

La maison Arnouville était distinguée par son opulence, et l'on jugea dans la famille que la seule femme qui pût raisonnablement convenir à l'héritier d'Arnouville était la charmante et riche Julia. Aussitôt le projet conçu on entra en négociation avec M. d'Arlis, qui, voyant que ce parti était très-avantageux, répondit d'une manière gracieuse aux ouvertures qui lui furent faites concernant cette union. Il consulta avant son épouse, qui fut d'accord. Pour Julia, de l'obéissance de laquelle on ne doutait nullement, on ne lui en parla que lorsque tout fut arrangé, et qu'on lui commanda de regarder et recevoir M. Arnouville

comme un homme que l'on destinait à devenir son époux. Dès cet instant le jeune Arnouville fut présenté à Julia, qui le reçut d'une manière agréable et décente, ce que madame d'Arlis remarqua avec joie, persuadée alors que sa fille n'était plus guere préoccupée de Charles, ou que très-probablement elle n'y songeait plus. Arnouville ne vit pas sans quelque plaisir que l'épouse qu'on lui destinait possédait tous les agrémens de son sexe, mais ce plaisir ne fut que momentané; il contracta l'habitude de la voir, et finit par ne plus la distinguer des autres femmes; il semblait même, lorsqu'il était près d'elle, qu'il éprouvait une ennuyeuse satiété. Il aimait cependant ce que

l'on appelle communément les femmes, mais il aimait encore plus sa liberté ; en conséquence les femmes qui appartiennent à tous les hommes étaient celles qu'il préférait : l'hymen, selon lui, était une entrave au bonheur, et il ne pensait jamais sans peine que bientôt il allait être forcé de vivre sous ses lois. On ne sera pas étonné, d'après cela, de sa conversation avec d'Armeuil.

Charles s'était, comme je l'ai dit, lancé dans la voiture, l'ame en proie à la plus vive douleur. Il aimait Julia, il aimait aussi ses respectables protecteurs ; l'idée déchirante d'être séparé pour longtemps, pour toujours peut-être, de ceux qui lui avaient donné tant de marques de bienveillance le pour-

suivit dans toute sa route, et détourna entièrement son attention des objets intéressans qui se trouvaient sous ses yeux. Il ne vit et ne remarqua rien dans son trajet, et se trouva transporté à Marseille sans s'en être presque aperçu. Il fut reçu de M. Blondel et de sa famille d'une manière flatteuse; il fit son possible pour répondre avec reconnaissance à leur affection, mais une sombre mélancolie répandue sur tous ses traits annonçait que son ame n'était pas tranquille. Son air noble, distingué, inspirait pour lui le plus vif intérêt, et la jeune Cécilia ne fut pas la dernière à éprouver ce sentiment, si voisin de l'amour dans une ame innocente.

Il regnait dans la maison de

M. Blondel un air d'opulence qui en imposait, et qui contrastait un peu avec celle que Charles venait de quitter, qui, quoique riche, annonçait l'abondance et non la profusion : on y admirait une élégante simplicité. Mais chez M. Blondel, c'était le faste asiatique : le commerce étendu qu'il faisait dans l'Inde, et ses bénéfices, souvent quadruplés, lui permettaient ces dépenses excessives : tout ce que les deux mondes peuvent offrir de précieux et de rare se trouvait chez lui. Beaucoup de probité, un bonheur constant dans toutes ses entreprises, avaient fait de M. Blondel un des plus riches particuliers de l'Europe. Il avait acquiescé à la demande de M. d'Arlis plus par amitié que guidé par aucun motif

d'intérêt en se chargeant du jeune Charles, que l'on avait annoncé comme un homme aimable, doué de qualités précieuses; voilà ce qui avait décidé M. Blondel, qui n'avait vu dans tout cela qu'une agréable acquisition pour sa société. Il n'avait point demandé à qui il appartenait, et M. d'Arlis avait aussi gardé le silence; mais en voyant Charles on ne pensait pas qu'il eût besoin d'aïeux. La famille ne s'occupa que de lui procurer des plaisirs qui pussent le distraire de la douleur où il paraissait plongé.

Cécilia éprouva donc ce penchant irrésistible qui nous entraîne malgré nous vers un objet aimable : elle attribuait la tristesse dont Charles paraissait pénétré à la privation

de ses parens, dont il se trouvait séparé. Elle n'eut garde d'imaginer qu'il était en proie au déchirement d'un amour malheureux et sans espoir, elle eut été trop malheureuse elle-même. Elle résolut de mettre tout en usage pour dissiper son humeur mélancolique ; elle employa ses talens : elle jouait de divers instrumens, avait la voix douce et flexible. Elle apprit avec joie qu'il était amateur de musique, et qu'il avait les plus grandes dispositions à se prêter à ce genre de distraction. Il jouait agréablement de la flûte ; M. Blondel le pria d'accompagner sa fille, ce qu'il fit avec une grace, une aisance, qui mirent le comble à l'intérêt qu'on se sentait déja pour lui.

Cécilia n'était point belle ; elle

possédait une de ces figures qui annoncent la bonté, la candeur, et cette figure-là ne mentait point ; un cœur extrêmement délicat, une ame sensible, un esprit juste, une raison prématurée, des talens, comme je l'ai déja dit, le dessin, la peinture, la musique ; elle savait aussi divers petits ouvrages de son sexe : le tout réuni en faisait une charmante personne pour un cœur non prévenu ; mais elle avait à lutter contre une rivale redoutable, qui possédant en partie ses talens, y joignait des dehors séduisans. Julia n'était pas une beauté régulière mais elle était infiniment jolie, et la plus belle de toutes les femmes pouvait lui porter envie. Heureusement pour son repos, Cécilia ignorait tout cela, ou du

moins que Julia se fût déja emparée d'un cœur dont elle commençait à desirer la possession.

Charles ne s'apercevait pas d'un sentiment qu'il n'avait point cherché à faire naître. Plusieurs fois, tête-à-tête avec Cécilia, l'accompagnant à son forté, il n'avait point remarqué le trouble de la jeune personne; souvent l'extrême agitation qu'elle éprouvait l'empêchait de poursuivre, et elle était obligée de quitter à la moitié d'un morceau intéressant : on sonnait, on demandait un verre d'eau, on ne s'en trouvait guère mieux. Charles voyait cela d'un air tranquille; il disait simplement : « Demain nous recommencerons; « peut-être serez-vous mieux dis- « posée ». Le lendemain arrivait et

Cécilia sentait augmenter sa faiblesse, et commençait à craindre de ne pouvoir jamais attendrir ce cœur froid et insensible.

Le temps s'écoulait; M. Blondel remplissait la tâche importante dont il s'était chargé : le jeune homme répondait à ses soins, et déja M. Blondel se reposait sur lui du soin de ses affaires. Il en faisait beaucoup d'éloges à M. d'Arlis, le remerciait du présent qu'il lui avait fait, et semblait fâché d'être obligé de lui restituer un bien qu'il aurait bien desiré garder. Pour la première fois il demanda quels étaient les parens qui lui avaient donné le jour, non par aucun motif de curiosité, mais parce que cela pourrait aller un jour à remplir ses vues. Il ne s'expliquait

pas davantage, et M. d'Arlis, en lui répondant, eut l'air d'avoir oublié cette importante question ; ce que M. Blondel voyant, il craignit d'avoir été indiscret, se promit à l'avenir de ne plus s'informer d'une chose dont on semblait vouloir faire un mystère. Charles ne l'en intéressa pas moins, mais il abandonna ses premiers projets.

On ne parlait dans Marseille que du beau jeune homme qui était chez M. Blondel. Les Provençales sont vives, et en général assez tendres : toutes auraient voulu fixer le bel étranger. Le bonheur de Cécilia était envié, non pas que l'on eût idée qu'il pût l'aimer : elle n'était pas jolie, elle ne devait inspirer que le froid sentiment de l'es-

time, dont les aimables Marseillaises n'étaient point jalouses ; mais enfin elle le possédait dans la maison de son père, elle pouvait le voir, lui parler à toute heure. Que de jolis momens perdus ! Ces dames pensaient qu'elles en feraient un bien meilleur usage : c'était le seul objet de leur conversation. Elles étaient toutes amies, parce qu'aucune d'elles n'était préférée ; mais il ne fallait qu'un coup-d'œil de Charles pour allumer la guerre. Jamais Cécilia n'avait eu autant d'amies. On inventait des fêtes, on embellissait pour la recevoir les jolies bastides qui environnent Marseille : elle y était toujours invitée la première, ainsi que sa mère, femme bonne et simple, qui était persuadée que tout cela était en

faveur de sa bien-aimée fille. On pense bien que le sujet de tant de soins n'était jamais oublié : je veux dire le jeune homme. Quelquefois, lorsqu'une affaire imprévue le retenait et l'empêchait de se rendre aux invitations, la scène changeait absolument : un morne silence succédait à la joie bruyante, les physionomies devenaient sombres, partout on apercevait les traces de l'ennui; on était à peine rassemblé que l'on cherchait mille prétextes pour s'absenter; l'attente trompée rendait les plus jolies femmes d'une maussaderie insupportable. Cécilia ouvrit enfin les yeux; elle vit le but auquel tendaient ses prétendues amies. Elle rougit de n'avoir été que le prétexte d'une honteuse cabale, et résolut de

se dispenser poliment à l'avenir de paraître dans des fêtes dont les circonstances étaient si humiliantes pour elle. Autorisée par ses parens, elle se composa une nouvelle société: elle tâcha de faire un choix qui lui fît honneur. Il y eut cercle deux fois la semaine chez M. Blondel. On y jouait, on y politiquait, et l'on faisait de la musique. Lorsque de nouvelles invitations du dehors revinrent à la charge, elle remercia, et dit: Que désormais elle serait privée de répondre aux civilités de ces dames, en n'acceptant plus de partager leurs plaisirs, la société de son père exigeant qu'elle fît les honneurs de sa maison. Ce fut un coup de foudre pour nos charmantes folles; elles traitèrent fort mal Cécilia entre

elles. Enfin elles se séparèrent, et chacune fut réfléchir comment elle s'y prendrait pour captiver le bel étranger.

CHAPITRE III.

La Femme sensible. Jalousie.

CHARLES avait pour Cécilia les soins, les égards dus à son sexe : il y joignait une estime particulière pour toutes les qualités morales de cette jeune personne ; mais son cœur, plein de l'image de Julia, refusait à Cécilia le seul sentiment qu'elle eût desiré lui inspirer. Cependant l'estime de Charles lui était précieuse ; mais l'estime pouvait-elle compenser tant d'amour ? Elle se demandait quelquefois si c'était insensibilité naturelle : elle n'osait pas prolonger ses réflexions, elle craignait de découvrir la fatale vérité.

Cependant un événement lui en apprit beaucoup plus qu'elle ne desirait en savoir. On était à déjeûner, lorsqu'un domestique vint remettre à M. Blondel des lettres de Paris. C'est, dit-il en jetant les yeux sur la suscription de l'une d'elles, des nouvelles de l'ami d'Arlis. Il fait sauter le cachet, il parcourt et dit : Ils sont tous bien portans. Tant mieux ; il me marque qu'il marie Julia, sa fille, et qu'avant qu'il soit peu elle sera madame Arnouville. Il allait continuer, lorsque jetant par hasard les yeux sur Charles, il le vit pâle, et prêt à perdre l'usage de ses sens. Cécilia, qui avait fait la même observation, se leva précipitamment, lui fit respirer des sels. Elle avait à-peu-près la tête du

jeune homme contre son sein, son cœur battait avec une telle force, que Charles, revenant à lui-même, en fut presque effrayé. Il craignit un instant que la vive émotion de Cécilia ne la plongeât dans le même état dont les soins touchans de cette jeune personne venaient de le retirer. M. Blondel, surpris, demanda la cause de cet accident, et voulait de suite envoyer chercher le médecin ; mais Charles l'assura que ce n'était rien, et que le plaisir d'apprendre que celle qu'il avait toujours regardée comme sa sœur, son amie, allait être heureusement établie, avait causé ce léger accident. M. et madame Blondel le crurent, mais il ne trompa aucunement la triste Cécilia. Elle vit tout

son malheur, rien ne pouvait plus lui en imposer; cependant elle soutint ce moment avec courage. Une lueur d'espérance vint calmer sa vive agitation. Elle pensa que Julia, une fois mariée, ne serait plus aussi dangereuse pour elle; que le temps et la raison, guériraient Charles d'un amour sans espoir, et qu'alors il ne serait peut-être pas impossible qu'elle parvînt à le fixer. Quand on aime, on se flatte toujours. Cécilia forma le projet de captiver la confiance de son ami. Patience, soins, prévenances, elle résolut de tout mettre en usage pour mériter un cœur auquel elle attachait tout le bonheur de son existence.

Lorsque le déjeûner fut desservi, elle proposa à Charles de venir res-

pirer l'air du matin au jardin. Malgré qu'il eût desiré dans ce moment fuir toute société, il n'osa pas pousser l'impolitesse au point de la refuser, et puis Cécilia avait une voix douce, et l'accent de la sensibilité; il était difficile de lui résister. Une jolie main ayant saisi celle du jeune homme, il se laissa entraîner. Une allée de maronniers leur faisait face, ils la parcoururent. Cécilia lui parlait de milles choses différentes pour le distraire, et sans que cela parût apprêté. La conversation tourna insensiblement sur les nouvelles qu'on venait de recevoir. Elle prononça le nom de Julia : un rouge vif colora les joues de Charles. Il fit l'éloge de cette aimable personne avec un feu qui ne laissa

aucun doute à Cécilia sur l'amour dont il brûlait pour sa rivale. Elle sentit tout son sang se reporter sur son cœur, une pâleur subite couvrit ses traits; mais Charles, ne voyant et n'étant occupé que de Julia, ne remarqua rien. Cécilia se remit, mais un tremblement involontaire la faisant chanceler, un banc se trouvant près d'eux, elle fut s'y reposer. Charles prit place à côté d'elle, et l'ayant regardée, il fut frappé de son air d'abattement. Vous n'êtes pas bien, lui dit-il, retournons. Non, non, s'écria-t-elle, et le retenant fortement par la main, ce n'est absolument rien; je crois ne devoir attribuer cette petite indisposition, poursuivit-elle en baissant les yeux et en rougissant, qu'à

l'impression que m'a faite l'état où je vous ai vu il y a peu d'instans : je ne puis voir souffrir personne sans ressentir une partie des maux qu'ils éprouvent. Sa main, que Charles tenait encore, fut pressée, et cette pression se fit sentir dans tous les points de son être. Elle leva timidement ses yeux sur le jeune homme : les siens étaient fixés sur elle, elle crut y remarquer un tendre intérêt, et fut heureuse.

Le silence succéda, et ne fut interrompu que par leurs soupirs. Charles avait déja oublié qu'il était près de Cécilia, et celle-ci se flattait d'un sentiment bien opposé. Comme leur situation devenait pénible, ils se levèrent, et reprirent le chemin de la maison : c'était préci-

sément un jour d'assemblée. Madame Blondel lisait, au moment où ils entrèrent dans le salon, une lettre où on lui annonçait que l'on prendrait la liberté de lui présenter un femme charmante, venant de Cadix, arrivée depuis peu de jours. Comme c'était une amie intime de madame Blondel qui lui annonçait la présentation de l'étrangère, elle fit réponse qu'elle l'attendait avec impatience, ainsi que son aimable compagne. A cinq heures les personnes accoutumées arrivèrent, et à six la belle Léonora parût, accompagnée de tous ses charmes. Tous les yeux se fixèrent sur elle; généralement elle fut trouvée fort bien. Des cheveux d'un noir jais, tombaient en boucles sur son front et

sur son cou ; comme elle en possédait une quantité, ils étaient contenus par un cordon de brillans qui ceignait sa tête ; deux grands yeux extrêmement noirs, et tellement vifs que l'on avait peine à en soutenir l'éclat ; la peau d'une grande blancheur, contre l'ordinaire des femmes de ces contrées ; un nez bien fait, bouche fraîche, un peu grande, mais on pouvait dire avec raison qu'elle était ornée de perles orientales ; beau bras, main divine. A juger de ce qu'on ne voyait pas par ce qui se laissait apercevoir, on ne pouvait douter que ce ne fût une personne accomplie. Elle parlait purement la langue française, mais il lui était resté un léger accent qui ajoutait une grace de plus à sa

manière de s'exprimer. Elle aborda madame Blondel avec aisance, ainsi que toutes les personnes qui composaient la société, témoignant sa reconnaissance de la faveur qu'on lui avait accordée en l'admettant dans un cercle composé de gens aimables. Tout cela fut dit avec une grace particulière, en termes élégans. Elle fit des amitiés infinies à Cécilia, qui les reçut avec une politesse réservée. En général, la jolie Espagnole fit si agréablement les honneurs de sa personne, que l'on fut contraint de ne s'occuper que d'elle. Charles lui plut : elle ne le déguisa pas. Elle l'agaça avec décence, lui jura qu'elle lui ferait dissiper cet air mélancolique qui convenait mal à son âge. On rit beaucoup

des saillies de la belle étrangère, et chacun se retira enchanté de cette nouvelle connaissance.

Quelqu'un qui ne l'était pas infiniment c'était Cécilia. La tournure vive de Léonora lui donnait de l'inquiétude ; elle en oublia Julia, qui, mise en comparaison avec cette dernière, ne lui paraissait plus redoutable. Cécilia avait le malheur d'aimer sans presque avoir l'espoir d'être un jour payée de retour, et le malheur plus grand encore d'être excessivement jalouse. Que de maux lui étaient préparés ! s'il lui eut été possible de les calculer, elle serait morte d'effroi. Au souper, il fut beaucoup question de Léonora. Madame Blondel avait appris par son amie que la belle étrangère était

partie de son pays pour visiter les principales villes de France; qu'elle était veuve, indépendante, ayant perdu ses parens les plus proches; que ne tenant plus à personne, elle voulait satisfaire son goût pour les voyages, se proposant de s'arrêter dans les villes tout le temps qu'elle s'y amuserait, ayant des lettres de recommandation. Jeune, jolie, riche, elle ne pouvait pas manquer d'être parfaitement bien reçue. Cette ville et votre agréable société, répondit Charles, paraissent lui plaire, et pourraient prolonger son séjour; on peut le desirer, c'est une femme charmante. Cette remarque désobligea Cécilia, et dès cet instant elle sentit son malheur commencer.

Quelques jours s'étaient écoulés,

et rien d'extraordinaire ne s'était passé, lorsqu'il arriva que Léonora se trouvant très-près de Charles, qui dans cet instant causait avec Cécilia de choses indifférentes, elle lui donna un petit coup sur la main, et lui demanda s'il voudrait bien lui donner la main le lendemain, pour l'accompagner dans différens endroits où elle se proposait de faire des emplètes. Avant qu'il pût répondre, Cécilia lui pressa vivement le bras. Ce mouvement rapide le fit hésiter : il balbutia quelques excuses sur les affaires qu'il prévoyait devoir lui survenir, et finit par assurer d'un air gai qu'il ne pourrait pas avoir cet honneur.

Ah, pardonnez-moi, dit-elle en souriant d'un air enchanteur, je vais

demander à M. Blondel s'il a besoin de vous. Le voyant passer, elle l'appela, et lui présenta sa requête. Vous plaisantez, madame, répondit M. Blondel, je n'ai d'autre autorité sur Charles que celle de l'amitié : il est parfaitement le maître de faire tout ce qui lui plaira, et j'imagine qu'il est tout à votre disposition. Vous l'entendez, monsieur, dit Léonora au jeune homme ; vous êtes tout à moi, je puis disposer de vous, à moins que vous ne le vouliez absolument pas. Charles ne la laissa pas achever, et Cécilia n'étant plus près de lui, il céda de bonne grace. Léonora lui en témoigna sa reconnaissance, en l'assurant qu'elle n'abuserait de rien.

On se sépara comme à l'ordi-

naire; mais comme la journée avait été excessivement brûlante, Cécilia, après le souper, descendit au jardin pour rafraîchir son sang, et réfléchir sur l'inconséquence qu'elle avait commise en ayant eu l'air d'empêcher que Charles acceptât la proposition de Léonora. Elle était au plus fort de sa rêverie lorsque le bruit de quelques feuilles attira son attention. Elle pensa que ce pouvait être Charles, et elle tressaillit. C'était lui-même en effet; il se trouva près d'elle, lui demanda pourquoi elle ne reposait pas. Le repos me fuit, dit-elle très-émue, je ne sais quand j'en pourrai jouir. Que ceux qui ne sont plus sont heureux! Elle s'arrêta, prit la main de Charles, et la quitta aussitôt. Qui peut donc af-

fliger l'aimable Cécilia? répondit Charles en passant un bras autour d'elle. Jeune, riche, des talens, pouvant prétendre aux plus grands partis de cette ville, que faut-il de plus pour assurer votre bonheur? La paix de l'ame, dit tristement Cécilia : je l'ai perdue, peut-être pour jamais.—Ah, ne parlons plus de cela, vous allez r'ouvrir toutes les plaies de mon cœur; peut-être en ce moment ma bien-aimée Julia est-elle enchaînée pour jamais : croyez-vous qu'il soit possible d'être plus malheureux que moi? Etes-vous aimé, interrompit Cécilia?—Je pouvais me flatter que le cœur de mon amie m'avait distingué.—Vous êtes donc moins malheureux, votre amour étant partagé par l'objet de

votre affection ; cette seule certitude peut faire supporter les revers, et vous vous plaignez ! Les hommes n'ont-ils pas mille moyens de se distraire ? un nouvel objet souvent les captive. Sans moi, sans mon imprudence, n'alliez-vous pas vous jeter dans le tourbillon ? Julia n'occupait plus que faiblement votre souvenir, puisque vous étiez prêt de céder aux galantes importunités de l'inconséquente Léonora. Aimable Cécilia, répondit Charles assez embarrassé de ce qu'il allait dire, c'est nous juger trop sévèrement ; la politesse, les usages, exigent de nous des sacrifices. Il n'est pas reçu de négliger toutes les femmes parce qu'une règne sur notre ame ; c'est d'après cette réflexion que j'ai cru

devoir me rendre aux agréables sollicitations de la jeune étrangère. Vous irez-donc? interrompit Cécilia, dont la voix était altérée; et c'est ainsi que vous aimez! Mais je m'admire! Pardon, monsieur Charles; je n'aurais pas dû me permettre...., je devais penser.... Ici la voix de Cécilia s'affaiblit, le poids de son corps retomba tout entier sur le jeune homme; il la porta sur un banc de verdure. Elle reprit un peu de fermeté. Je ne suis pas très-bien, dit-elle, je vais rentrer: je ne sais pas si je serai mieux ailleurs; quand le cœur n'est pas heureux, on n'est bien nulle part. Elle essaya de faire quelques pas, mais sa marche était chancelante. Charles la soutint et la conduisit jusqu'au salon. En la

quittant, il ressentit un tendre intérêt, ce qui lui fit hasarder de baiser la main de Cécilia. Ce baiser, imprimé par une bouche adorée, porta le trouble dans tous ses sens; le feu qui la consumait prit un tel degré d'activité, qu'il lui rendit la force dont elle avait besoin pour gagner son appartement.

Dès qu'elle fut au lit, les pensées les plus tristes vinrent l'assaillir et la tourmenter. Elle rougit de sa faiblesse; elle craignit enfin que Charles n'eût découvert ce qu'elle avait tant d'intérêt à lui cacher, elle résolut d'éviter, s'il lui était possible, tout entretien particulier. On se promet d'exécuter ces sortes de projets lorsque l'on est livré à soi-même, on est fort quand on est tout seul;

on parle, on s'agite, on s'égare, on imagine mille folies, et l'on croit être guidé par la saine raison, en matière d'amour sur-tout ; on extravague tout à son aise, on jure de ne plus aimer, comme s'il était possible de pouvoir cesser de trouver l'objet aimable; on se promet de le fuir, et toutes les idées tendent à s'en rapprocher. L'amour nous met en contradiction avec nous-même, avec le bon sens, avec nos amis, même avec l'objet de notre aveuglement ; c'est un délire continuel : que de peines, d'angoisses, de tourmens! on sent son mal, et par une fatalité inconcevable, on n'en voudrait pas guérir. O tyrannique amour, combien de chagrin tu nous causes pour quelques instans de bon-

heur qui s'écoulent avec rapidité! Pauvre Cécilia, tu te tourmentes: l'affreuse idée que demain il doit accompagner la belle Léonora allume ton sang; le poison de la jalousie gangrène ton cœur; tu voudrais que la nuit se prolongeât jusqu'à l'éternité, que le soleil ne ramenât pas le jour. Cependant la nature épuisée veut du repos; les yeux de Cécilia se ferment, mais son sommeil est pénible: elle voit Charles, Julia, Léonora: ce sont des fantômes qui l'effraient: elle se réveille en sursaut. Il n'est encore que six heures du matin, elle se lève, court à ses pinceaux; mais, hélas! les arts lui refusent leurs secours consolateurs.

CHAPITRE IV.

La jouissance, le mépris.

DÈS que Charles eut quitté Cécilia, il se rendit à son appartement, et commença à réfléchir, peut-être pour la première fois de sa vie, à sa position. Qu'était-il? quels étaient les parens auxquels il devait le jour? Parvenu à sa vingtième année, il ne s'en était nullement occupé. Pourquoi M. d'Arlis avait-il toujours gardé le silence? Lui-même, heureux et content du sort dont il jouissait chez ses aimables protecteurs, ne s'était point permis la moindre question, n'ayant jamais porté ses réflexions fort loin sur cet objet. La

seule chose que Charles n'ignorât pas, c'est qu'il n'appartenait à la famille d'Arlis à aucun titre ; il avait joui, profité de leurs bontés, et avait fait ses efforts pour en mériter la continuité. Ce ne fut donc pas sans frémir qu'il se trouva convaincu qu'un sentiment plus fort que sa raison le portait vers Julia ; il craignit d'être ingrat, de devenir plus coupable encore, ce qui fit qu'il se détermina à partir pour Marseille avec un peu moins de peine. Nous avons vu ses combats au moment de se séparer de ses protecteurs, et sur-tout de Julia. Cependant le temps, la raison, l'absence, étaient parvenus à modifier ses sentimens. Il aimait toujours Julia, la nouvelle de son mariage lui avait fait éprou-

ver une sensation désagréable, mais un peu de réflexion le ramena bientôt à des idées plus raisonnables ; n'ayant plus l'espoir de pouvoir l'obtenir un jour, il fit des vœux sincères pour son bonheur.

Cécilia vint à son tour occuper sa pensée. Elle ne lui paraissait point heureuse. Il jugea bien qu'une passion, peut-être sans espoir, affligeait son sensible cœur, mais Charles n'avait point encore imaginé qu'il en fût l'objet. Il y avait cependant quelque chose dans la conduite de Cécilia avec lui qui l'étonnait, et lui paraissait même assez extraordinaire, sur-tout la scène du soir avec Léonora, et la conversation qu'ils venaient d'avoir ; ses idées s'étendaient sans l'éclair-

cir; il flottait dans une mer d'incertitudes; il finit toutefois par se persuader qu'il devait les soins, la confiance de Cécilia, à la simple et pure amitié. Léonora se présenta à son imagination, ornée de tous ses charmes séducteurs; il éprouva des sensations agréables, qui se prolongèrent fort avant dans la nuit.

A onze heures la voiture se fit entendre, et la jolie Léonora parut en deshabillé du matin, négligé galant, où les femmes ont l'air de s'être totalement oubliées. Que l'on ne s'y trompe pas, c'est un rafinement de coquetterie; aucune femme n'ignore qu'un petit air de désordre la rend intéressante. La plus laide y trouve encore certain moyen de plaire. On peut n'être pas pourvu

d'une agréable figure, mais on peut avoir une jolie gorge, joli bras, belle jambe, un charmant pied; eh bien, à la faveur d'un heureux négligé on tire parti de tout cela, sans qu'il y ait un air d'apprêt. On peut m'en croire, je suis femme, je me suis permis quelquefois ces petites ruses; elles sont, au reste, très-pardonnables. Une jolie femme paraît, le premier coup-d'œil est pour elle, rien de plus juste; mais on ne saurait toujours fixer le même objet; les regards se partagent, s'égarent, et tombent par hasard sur quelques femmes qui, comme moi, n'ont pas trop à se louer de la nature; mais comme elle n'a pas été complètement barbare, on fait valoir les petites ressources qu'elle nous a réser-

vées ; on ne s'en trouve point mal, et je dirai avec sincérité que je n'ai jamais envié le sort d'une jolie femme, et que souvent le mien m'a paru préférable ; car enfin, ce n'est pas tout d'être admirée, il faut quelque chose de plus solide, et j'ai toujours pensé que l'encens n'était bon que pour les dieux. Outre les petits rafinemens coquets dont j'ai parlé, une femme doit s'attacher à se former un caractère doux, aimable ; ces moyens sont plus séduisans qu'on ne croit : on commence par être estimée, et l'on finit par être chérie ; j'en sais bien quelque chose. O jolies femmes ! combien nous vous avons d'obligations ! Le monde est pour nous un vaste jardin dont vous faites naître les fleurs,

à nous seules il est réservé de les cueillir, d'en savourer le parfum. Je jouis d'une rose sans m'inquiéter quelle est la main qui l'a cultivée.

Tout le monde était dans le salon lorsque Léonora se présenta; elle fit les civilités d'usage, et se tournant du côté de M. Blondel, elle lui dit: Vous voulez donc bien me permettre de vous enlever M. Charles; je crois que je ne vous le ramènerai que ce soir, il dînera avec moi, ainsi ne comptez pas sur lui. Elle salue la famille, présente la main au jeune homme, descend légèrement l'escalier, s'élance dans la voiture; Charles la suit, porté sur l'aile du plaisir; la voiture part avec la rapidité de l'éclair, et Cécilia est confondue.

M. Blondel sort en riant ; sa simple et bonne épouse, qui ne voit rien, va donner quelques ordres, et la jeune infortunée reste comme pétrifiée. Elle sort enfin de cet état pour retomber dans un plus cruel encore ; son sang se précipite avec violence dans ses artères ; son cœur est en proie au tourment de l'infernale jalousie ; elle voit Charles donnant la main à sa rivale, la suivre avec l'expression du contentement. Elle frémit. Que vont-ils se dire ? Jamais Léonora ne lui a paru si redoutable. Elle lève les yeux, s'aperçoit dans une glace placée vis-à-vis d'elle ; elle se trouve affreuse, comparée à celle qui lui enlève l'objet de son amour. Elle détourne la vue promptement, court s'enfermer

dans sa chambre pour donner un libre cours à ses larmes. Ils sont ensemble ! s'écrie-t-elle avec désespoir; et je ne puis mourir !... O femme cruelle, te doutes-tu du mal que tu me fais ? Et toi, Charles, ne puis-je pas te regarder comme le plus inconstant et le plus ingrat de tous les hommes ? Hier encore, comme il me parlait avec transport de sa Julia ! Aujourd'hui un nouvel objet l'enchaîne. Pauvre Julia ! si comme moi tu étais témoin de la conduite de ton perfide amant, ton ame serait déchirée; mais je juge de son cœur par le mien : non, elle n'aime pas comme moi. Céderait-elle si facilement à former des nœuds qui feraient son supplice ? non, je le répète, son cœur est froid; hon-

neurs, richesses, parens, je résisterais à tout, pour me conserver à celui que j'aime. Insensée que je suis! je n'en suis pas aimée, et j'ose former des projets! Malheur au jour où je le vis pour la première fois! J'étais paisible : ma musique, mes crayons, mes pinceaux, là se concentraient toutes mes jouissances. A présent je néglige tout, tout m'est devenu insipide, insupportable; mes amis ne me reconnaissent plus; mes parens seuls, heureusement, ne s'aperçoivent point de ma pénible situation; tâchons de la leur dérober long-temps. Mais, hélas! que ferai-je de ce fatal amour qui me poursuit? Charles ne m'aime pas, ne m'aimera jamais; et quand il répondrait à ma tendresse, qu'en

résulterait-il ? Jamais mes parens ne consentiraient à m'unir à un homme dont la naissance est encore un mystère. Que m'importe ceux qui lui ont donné l'existence ; je l'aime ; avec lui je serais heureuse aux extrémités de l'univers.

Telles étaient les réflexions de la malheureuse Cécilia. Pour s'en distraire elle courut à ses crayons, essaya d'esquisser l'image de l'auteur de ses maux. Nous la laisserons se livrer à cette agréable distraction, qui la rend heureuse au moins pour quelques instans.

La folle Léonora avait déja parcouru vingt boutiques lorsqu'enfin sa montre marquant trois heures la fit ressouvenir qu'elle avait invité Charles, et que le temps de dîner

était arrivé. Elle se fit conduire à son hôtel, commanda que l'on servît. Vous allez vous ennuyer, dit-elle à Charles d'un petit air mutin, car je vous avertis que nous serons seuls. En disant ces mots, elle se laissa aller sur une molle ottomane, invitant le jeune homme à prendre place auprès d'elle ; il ne se fit pas prier, et de suite se permit quelques petites libertés que les circonstances semblaient autoriser ; on n'opposa à ses entreprises qu'une légère résistance ; mais le dîner, que l'on vint annoncer, suspendit ce galant badinage. On se mit à table ; des mets fins et délicats provoquaient l'appétit. On but peu, on se réserva pour le dessert, où l'on se promit de sabler le champagne. On s'en

acquitta cependant avec modération; mais la conversation s'animait, on baisait la jolie main qui versait la liqueur pétillante, on tournait les yeux du côté de l'appartement où était située l'ottomane; on n'osait pas verbalement exprimer son desir, mais malgré cela on s'entendait parfaitement. Il fallait se contraindre; les domestiques allaient et venaient; on n'avait point voulu les renvoyer, pour éviter les soupçons, les commentaires. On avait été jusque-là passablement prudens; mais Léonora détruit tout, en ordonnant que s'il vient quelques visites on dise qu'elle n'y est pas. Elle court comme une folle, suivie de Charles, se renfermer dans son boudoir. Le jeune homme,

animé par la vue d'une jolie femme et par le champagne, la poursuit avec ardeur; des glaces artistement placées les répètent de toutes parts; par-tout on aperçoit l'amour heureux. On s'assied sur l'autel des sacrifices; on est bien près l'un de l'autre; on commence à se presser; on ne parle que peu; les yeux expriment le desir; une bouche fraîche se présente, mille baisers lui sont donnés; une main téméraire pénètre au temple de l'amour, l'autre s'égare sur les boutons de Vénus....; mais, ô surprise! un de ces globes charmans n'existe plus. Léonora se trouvant plongée dans une voluptueuse langueur, donnait à Charles le loisir d'examiner l'objet de son étonnement. Le jeune homme n'était

plus que curieux, il se mit à parcourir; mais n'étant point satisfait de ses observations, qui ne répondaient nullement à ce que l'on aurait pu imaginer, il voila le tableau, et ayant trouvé un livre sous sa main, il fut s'asseoir tranquillement à l'autre extrémité du boudoir, en attendant qu'il plût à Léonora de reprendre ses sens, dont l'usage se trouvait suspendu par les idées du plaisir qu'elle s'était promis.

En ouvrant les yeux elle se douta du malheur qui venait de lui arriver par le désordre où elle se trouva; la vive sensation qu'elle avait éprouvée l'avait empêché de prendre des précautions; c'était ordinairement la place qu'elle défendait avec un courage infatigable:

elle craignait, disait-elle, d'être flétrie dans un de ses plus beaux ornemens. Par cette raison et quelques autres qu'elle ajoutait, on lui cédait; on est accoutumé à respecter jusqu'au caprice d'une jolie femme, sur-tout lorsqu'elle vous comble de faveurs.

Le plus dur était de se tirer de là. Irritée de son peu de prudence, mécontente du jeune homme, qui n'aurait pas dû, selon elle, s'arrêter à ce léger inconvénient, ne devait-il pas se trouver trop heureux? elle rêvait au parti qui lui restait à prendre; elle n'en voyait aucun. Des larmes de dépit s'échappèrent de ses yeux; ses desirs violemment irrités, son amour-propre si malheureusement compromis, excitè-

rent ses sanglots. Charles retourna près d'elle, essaya de la consoler; mais la manière dont il s'y prenait était totalement opposée au desir de Léonora. Elle essaya de l'attendrir, de ranimer un feu qu'elle jugeait mal éteint, fixa sur lui ses beaux yeux chargés d'amour, lui prodigua les plus touchantes caresses. Charles était dans cet âge bouillant où les sens résistent difficilement; Léonora obtint une victoire dont elle avait plus d'une fois douté. Le jeune homme, lorsqu'il eut l'usage de sa raison, sentit un dégoût invincible pour celle qui, presque malgré lui, lui avait causé quelques sensations; un air d'ennui se répandit sur sa figure, s'empara de son ame. Cela devint si fort, qu'il pria

Léonora de lui permettre de la quitter. Elle croyait que tout était oublié, et que Charles devait être dans l'enchantement; elle fut cruellement détrompée à cette demande imprévue; cependant elle prit assez sur elle pour ne point faire paraître son mécontentement. Les femmes ne gagnent rien à se fâcher, cela ne fait que les enlaidir. Elle lui dit donc qu'elle lui accordait la permission qu'il lui demandait, aux conditions qu'il voudrait bien présenter ses excuses à la société; mais que ne se sentant pas très-bien, elle ne pouvait se résoudre à faire sa toilette; qu'elle espérait être plus heureuse le jour suivant. Charles l'assura qu'il allait s'acquitter de ce dont elle venait de le charger. Il baisa la main

qu'elle lui présenta, sortit précipitamment, en jurant dans son cœur de ne plus s'exposer à un second tête-à-tête avec la séduisante Léonora.

Lorsqu'il arriva l'assemblée était formée. Il s'acquitta de la promesse qu'il avait faite à Léonora. On le plaisanta ; il se défendit modestement, et ménagea avec délicatesse la réputation d'une femme qui paraissait n'y pas attacher un grand prix. Lorsque la conversation eut pris une autre tournure, il s'approcha de Cécilia, qui brodait dans une embrasure de croisée. Il fut frappé de sa pâleur, lui parla avec un tendre intérêt, prit sa main, sur laquelle il porta ses lèvres ; les joues et la bouche décolorées de Cécilia

prirent une teinte rosée, le sourire erra sur ses lèvres. Elle lui dit qu'elle s'était bien ennuyée toute la journée. Et moi, lui répondit Charles, je vous fais le même aveu. Vrai? reprit avec vivacité Cécilia; je vous assure que je croyais bien le contraire. C'est singulier... Cependant ce matin vous avez marqué un empressement..., oh! tout naturel; je sens combien l'on doit être enchanté d'être comblé des bontés d'une femme que tout le monde admire... Cécilia, craignant d'en dire plus qu'elle ne voudrait, proposa d'exécuter un morceau de musique; Charles accepta d'un air content, et la jeune personne eut encore une lueur d'espérance.

CHAPITRE V.

Histoire de Léonora.

JULIA ne pouvait point s'accoutumer à l'idée que bientôt peut-être l'ami de son enfance allait contracter des nœuds qui les éloigneraient pour jamais de l'espoir d'être l'un à l'autre. Rejetant aussitôt cette folle pensée, songeant que son hymen était sur le point d'être terminé avec Arnouville, il ne lui était plus permis de s'égarer, ni de perpétuer un songe agréable que la raison devait détruire. Elle fit un effort sur elle-même, et se prépara à obéir à ses parens, qui avaient ce mariage fort à cœur. Les préparatifs en

étaient avancés, et il ne restait plus à Julia qu'une quinzaine de jours à jouir de sa liberté. Sans aimer Arnouville, elle le voyait sans répugnance : au physique il était charmant ; si ses qualités morales y eussent répondu, on aurait pu dire que c'était un homme accompli. Malgré son aversion pour le mariage, il n'en vit point approcher le moment avec indifférence : Julia flattait son amour-propre ; il en était même jaloux, et aurait disputé sa possession au prix de son sang, ce qui lui donnait un air d'empressement qui ressemblait assez à l'amour. D'Armeuil y fut trompé, malgré tout ce que lui avait dit Arnouville.

Enfin le mariage se termina, au grand contentement des deux fa-

milles; on en donna avis à M. Blondel, en lui annonçant en même temps que les jeunes époux se proposant de visiter les provinces méridionales, il devait s'attendre à les voir sous peu. Le cœur de Charles fut très-ému à cette nouvelle, mais il la supporta avec assez de fermeté; et l'idée que Julia étant à un autre ne pouvait plus lui appartenir ramena sa raison par degré. Cécilia éprouva un mouvement de joie, elle la renferma dans son cœur; mais bientôt la pensée que madame Arnouville allait arriver, que Charles la verrait, cette pensée, dis-je, détruisit son instant de bonheur. Ayant vu que le jeune homme avait pris le chemin du jardin, Cécilia ne tarda pas à s'y rendre: elle prit une

allée opposée à celle où il avait dirigé ses pas, se trouva néanmoins presque en face de lui au détour. Elle feignit de vouloir l'éviter, mais il la retint en saisissant sa main et lui faisant un obligeant reproche. Je ne cherche point à vous fuir, lui dit Cécilia, mais je sais qu'il est des circonstances dans la vie où l'on a besoin d'être seul, et je ne voulais pas vous priver d'un moment de liberté que vous avez paru desirer. On peut, répondit Charles, se dérober à des regards souvent importuns, mais jamais aux douces consolations, aux tendres soins de l'amitié, et mon cœur affligé a plus que jamais besoin d'une amie comme vous, aimable Cécilia. Je crois m'être aperçu que vous avez aussi

des chagrins, accordez-moi votre confiance, daignez m'estimer assez pour cela, croyez que je n'en abuserai jamais. Oh ! je vous crois; je vous crois, interrompit Cécilia avec une extrême vivacité, et rougissant; mon estime, vous l'avez tout entière, mais il est des secrets qui ne doivent jamais sortir de là, dit-elle en désignant son cœur; ils ne peuvent appartenir à l'amitié, l'amour seul a le droit d'y pénétrer. Pardon, lui dit Charles en la fixant avec intérêt, vous trouverez toujours en moi un ami prêt à recevoir avec reconnaissance ce que vous croirez pouvoir lui confier, mais je ne serai jamais assez indiscret pour chercher à pénétrer dans votre cœur malgré vous. Assez.... c'est trop, s'écria Cé-

cilia agitée au dernier point; je vous crois, je vous remercie; mais parlons de ce qui vous regarde : ne craignez-vous pas la présence de celle qui vous fut chère, qui vous l'est sans doute encore?... pour moi, je la redoute. Pour vous, ah! comment soutiendrez-vous ses regards? Comment supportera-t-elle les vôtres? J'imagine que si je voyais celui ou celle que je pourrais aimer possédé par un autre, j'en mourrais... On ne meurt pas pour souffrir, répondit Charles d'un air sombre, mais l'on souffre long-temps. Je vous crois encore, lui dit Cécilia, mais je soupçonne les hommes. Bien moins à plaindre que nous, il en est qui se consolent, poursuivit-elle d'un air ému, qu'un nouvel ob-

jet distrait, qui n'opposent qu'une faible résistance ; vous conviendrez que les hommes que je cite, et il en existe (elle appuya fortement sur cette dernière phrase), sont infiniment moins malheureux. Charles sentit le reproche ; mais ne voulant point avoir l'air de s'en apercevoir, il se sauva par des mots insignifians. Cécilia, qui ne manquait pas de pénétration, aperçut le détour, changea d'objet, et la conversation se termina.

A six heures on annonça la belle Léonora. Elle entra, parée par la main des graces. Ce n'était point jour d'assemblée, mais elle protesta à madame Blondel, d'un air caressant, qu'elle s'était proposé dès le matin de venir passer quelques heu-

res agréables avec l'aimable famille. Madame Blondel la remercia bonnement, en lui disant qu'elle lui savait gré du sacrifice. On fit servir des rafraîchissemens, ensuite on passa au jardin. Léonora fit l'éloge de tout ce qu'il renfermait; elle cherchait à saisir l'occasion de s'emparer de Charles, mais le jeune homme lui échappait adroitement et sans affectation; elle était dépitée. Il avait fait sur elle une impression beaucoup plus vive qu'elle ne s'y était attendu. Elle avait voulu satisfaire ses caprices du moment, et, sans s'en douter, elle se trouvait prise très-sérieusement.

Cécilia remarqua avec plaisir la conduite que Charles observait avec la belle Espagnole; elle fut au mo-

ment de se repentir de ce qu'elle lui avait dit le matin; cela la rendit infiniment aimable : elle se permit mille petites saillies dont la tournure piquante et spirituelle lui valurent des éloges sincères de la part du jeune homme. M. Blondel arrivant avec quelques amis, on proposa d'exécuter de la musique. Léonora chanta agréablement en s'accompagnant de la harpe. Vint le tour de Cécilia : elle exécuta avec Charles le superbe duo d'Iphigénie en Aulide, de Gluck. Elle mit tant d'ame et de goût dans son exécution, que le jeune homme se sentit transporté, et desira peut-être un moment d'inspirer à Cécilia un sentiment qu'elle exprimait si bien. Léonora qui remarqua l'impression que

lui avaient faite les accens doux et flexibles de la jeune personne, en conçut de l'ombrage; un sentiment jaloux s'éleva dans son ame. Elle fixa Cécilia; sans la trouver jolie, elle la crut encore trop bien pour son repos. Cécilia, comme je l'ai déja dit, n'était point belle, mais elle avait beaucoup de fraîcheur, une taille au-dessus de la moyenne, élégante; une gorge et des bras arrondis par l'amour, main petite et potelée, des graces naturelles; un peu trop raisonnable, ce qui la rendait sérieuse; c'était l'effet de son excessive sensibilité : on sait que ces sortes de caractères se livrent difficilement. Son esprit était orné de précieuses connaissances, on l'écoutait toujours avec un nouvel intérêt.

Voulait-elle se livrer à la société? elle en faisait le charme, et l'on pouvait dire de Cécilia que pour être parfaitement aimable elle n'avait qu'à le vouloir. Elle le voulut cette soirée. et le fut infiniment, au regret seul de Léonora, mais à la grande satisfaction du reste de la société. Cela lui valut une conquête qu'elle ne desirait pas. M. de Clérac, âgé de cinquante ans, se prit pour elle d'un goût passionné. Comme il était expéditif, il lui fit sa déclaration avant de la quitter, en lui demandant qu'il lui fût permis de venir lui présenter ses hommages, de l'aveu de ses parens. Cécilia le remercia avec modestie de l'estime particulière qu'il lui témoignait, mais lui enjoignit en même temps de ne point se livrer

au sentiment qu'elle lui avait inspiré, ne se sentant nullement disposée à le payer de retour ; qu'elle chérissait ses parens, ne pensait point à s'en séparer ; qu'il serait même possible qu'elle ne se mariât jamais, à moins que le don de son cœur ne suivît celui de sa main ; qu'elle était très-reconnaissante de la manière flatteuse dont il l'avait distinguée, mais qu'elle le priait de vouloir bien cesser toutes recherches, qui deviendraient inutiles. Elle salua M. de Clérac après ces mots, et fut rejoindre la société, très-satisfaite de s'être tirée d'une affaire dont la première ouverture lui avait donné de l'inquiétude.

La compagnie s'étant retirée, il ne resta plus que Léonora, qui avait été invitée à souper. Pendant le

repas, M. Blondel dit à sa fille en souriant : « Je te félicite, tu as fait « la conquête d'un cœur qui jusqu'à « présent n'avait parlé pour per- « sonne ; il n'est pas indifférent d'a- « voir su fixer celui de M. de Clé- « rac. Il paraît fort pressé ; il m'a « fait sa déclaration, m'a demandé « avec instance la permission de te « faire sa cour, je la lui ai accordée, « c'est à toi à présent à diriger le « reste, cela te regarde ; c'est un « brave homme, riche ; on pourrait « le trouver un peu vieux pour une « fille de dix-neuf ans ; mais, crois- « moi, c'est à-peu-près l'âge où « l'homme, dégagé des turbulentes « passions qui assiégent sa jeunesse, « devient véritablement aimable : « une femme ne peut être que par-

« faitement heureuse. Je te répète « un discours que je tenais, il y a un « certain nombre d'années, à quel- « qu'un dont je ne voudrais jamais « me ressouvenir... O malheureuse « créature, qu'êtes-vous devenue? »

Une larme sillonna la joue de M. Blondel. Tout le monde, pétrifié, gardait un morne silence. Madame Blondel, se levant, fut embrasser son époux. Mon ami, lui dit-elle fondant en larmes, si ce moment-ci pouvait être celui de sa grace, combien je le bénirais. Jamais, jamais, dit M. Blondel; mon déshonneur, celui de ma famille, pèse encore sur mon cœur; je jure plutôt... Arrêtez, arrêtez, dit précipitamment madame Blondel en lui posant la main sur la bouche, ne pro-

férez point un serment qui me ferait mourir ; cessons plutôt d'en parler. Cette scène, où personne ne comprenait rien, avait chassé la gaieté ; on eut beau vouloir la ramener, cela fut impossible. Léonora, que le pathétique n'amusait pas, et qui n'était point du tout satisfaite de la conduite de Charles à son égard, attendait, en mourant d'ennui, que l'heure de se retirer fût venue. Charles ne pouvait pas se dispenser de lui donner la main et de l'accompagner ; elle espérait tirer parti de cette circonstance. On fit avertir ses gens, elle prit congé, et, comme elle l'avait prévu, le jeune homme se mit près d'elle dans la voiture. Elle voulut monter la conversation sur le ton du boudoir, mais on feignit de

ne point l'entendre. Elle approchait souvent, par le mouvement des cahots, sa jolie mine de celle de Charles; inutilement, il était de marbre. En vain une main charmante pressait la sienne, il y était insensible; il fallut renoncer au plus séduisant projet du monde. La voiture arrive, on conduit Léonora jusqu'à la porte de l'appartement, on salue froidement, sans daigner baiser cette main que l'on n'avait point retirée, on descend rapidement l'escalier, et l'on se fait reconduire chez soi.

Lorsque Léonora fut seule, elle s'abandonna, non point au dépit, mais à une véritable douleur. Elle aimait Charles de toutes les facultés de son ame; elle voyait avec désespoir que ce qu'elle avait jugé devoir

le fixer l'avait éloigné d'elle peut-être pour toujours. Il est des hommes auxquels les faveurs trop précipitamment accordées répugnent. Ce n'était pas précisément cela qui avait fait fuir le jeune homme, et la perte seule d'un objet que l'on avait jugé devoir être séduisant avait fait tout le mal. Un mot sur la cause de cet affreux accident, qui fait partie de la vie privée de cette jolie personne.

Léonora, comme je l'ai déjà dit, était espagnole, la ville de Madrid l'avait vu naître; ses parens étaient de la classe bourgeoise, et peu riches; néanmoins ils avaient tout sacrifié pour l'éducation de leur fille, ce qui, joint à son excessive beauté, devait lui tenir lieu de dot, et lui procurer

un parti beaucoup au-dessus d'elle. Ils ne furent point trompés dans leurs espérances, et comme ils étaient établis dans le quartier de la cour, un seigneur fort riche en devint très-amoureux. Il apprit qu'elle appartenait à une famille honnête, mais peu fortunée; il crut qu'il ne lui serait pas difficile de posséder cette jeune beauté, en offrant à ceux de qui elle tenait le jour de leur assurer une existence agréable. Mais Mendoce (c'est le nom du seigneur espagnol), fut déçu dans son espoir, on lui opposa une résistance à laquelle il ne s'attendait pas, et lorsque ses propositions furent faites au père de la jeune personne, il répondit que tout l'or du Pérou ne le porterait pas à

se couvrir d'infamie; que sa fille était à marier, et non point à vendre; que sa réputation, à lui son père, était assez connue pour qu'on ne le jugeât pas coupable d'un si honteux trafic. Mendoce chercha tous les moyens, d'après ce pénible refus, de faire parvenir ses intentions à la jeune personne, persuadé qu'elle en serait éblouie. Mais le père, qui avait tout prévu, ne la quittait pas d'un instant; il l'accompagnait à l'église, à la promenade. Il l'avait logée sur le derrière de la maison, afin qu'elle n'eût communication avec personne; mais il ne pouvait pas empêcher Mendoce de se trouver sur son passage. Dans le fond il n'en était point fâché, persuadé que la vue de Léonora ne pourrait

que l'enflammer davantage, et les contrariétés qu'il éprouvait le décider à prendre un parti plus honorable pour la famille de la jeune personne. Léonora n'ignorait pas les propositions que l'on avait faites à ses parens, et comme elle avait été élevée dans une grande sagesse, elle en fut humiliée, et s'était bien promis de confondre par ses regards le téméraire qui avait osé former des projets si funestes à sa vertu; mais Mendoce ne lui était pas connu au moment où elle se proposait de l'anéantir d'un coup-d'œil. Dès que son père le lui eut fait remarquer, elle changea d'opinion; l'air de grandeur qui paraissait inné en lui, superbe physique, riche tournure, tout cela en imposa tellement à la pauvre petite,

que ces yeux, qui devaient le confondre par leur fierté, se baissèrent timidement en rencontrant ceux de Mendoce. Elle ne se trouva plus aussi humiliée de ses intentions, et elle pensa tout de suite que si elle eût été maîtresse de disposer de sa personne, elle ne l'eût point fait soupirer long-temps. Mendoce ignorait ces heureuses dispositions ; peut-être en eût-il profité, malgré qu'il fût certain, d'après les réponses qu'on lui avait faites, qu'il porterait le trouble et la honte dans le sein d'une famille qui avait vécu sans reproches.

Mais le père de Léonora, qui était fin, pénétra à-peu-près dans le cœur de sa fille. Son inclination pour Mendoce ne lui échappa point, et

comme il n'ignorait pas qu'une jeune personne est à moitié vaincue lorsque le cœur commence à parler, il résolut de la surveiller avec une exactitude infatigable. Il surprit plusieurs lettres que Mendoce avait essayé de faire parvenir à Léonora, dans lesquelles il lui faisait des propositions éblouissantes. Il ne donna nulle marque de mécontement, ne se répandit point en propos, garda les lettres sans en donner connaissance à qui que ce fût. L'amour fit des progrès si violens dans le cœur de Mendoce, qu'il se résolut d'épouser celle qui seule pouvait lui assurer le bonheur; mais il fallait que ce fût secrètement, voulant amener par degrés sa famillè et le roi à donner leur assentiment à cet hy-

ménée : chose qu'il ne jugeait pas facile, et qui demandait du temps. Il était pressé d'obtenir celle que son cœur avait distinguée. Il se rendit donc chez le père de Léonora, lui peignit ses sentimens avec une candeur et une bonne-foi qui pensèrent séduire le bon homme; mais lorsque Mendoce lui proposa un mariage secret, il reprit toute sa sévérité. Il l'assura qu'il était désespéré de ne pouvoir lui accorder ce qu'il sollicitait avec tant d'ardeur, qu'il n'agirait jamais contre les principes que lui dictait l'honneur, et que Léonora ne lui appartiendrait jamais que de l'aveu de sa famille; qu'il connaissait les suites funestes de ces mariages mystérieux. Vos parens, poursuivit le père de la

jeune fille, sont assez puissans pour briser des liens qui blesseraient leur vanité; il ne me resterait que la honte d'y avoir donné mon consentement, et à ma fille le désespoir d'avoir été cruellement trompée. Pardon, monsieur, si je m'explique avec cette franchise, mais vous devez sentir la justesse de mes observations. Si j'étais dominé par une ambition irraisonnable, j'accepterais avec transport ce qu'un amour plus fort que votre raison vous force de me proposer. On n'aime pas toujours avec cette énergie : le voile de l'illusion tombé, vous vous repentiriez peut-être de votre imprudence, et sans être ou vous croire directement un homme odieux, vous pourriez chercher à rompre

des nœuds qui vous exposeraient à rougir aux yeux de ceux à qui vous appartenez, ou de qui vous attendez des faveurs. D'après la faible connaissance que j'ai de l'esprit humain, et prévoyant à-peu-près ce qui, je le crois, ne manquerait pas d'arriver, ne soyez point étonné de mes refus.

Mendoce cependant ne s'y était point attendu, et s'était imaginé que le nom dont il voulait honorer Léonora lui ouvrirait toutes les voies pour parvenir jusqu'à elle, et qu'on ne devait lui opposer nulle difficulté. Outré de la manière dont ses propositions étaient reçues, il voulut prendre le haut ton, et faire sentir au père de Léonora qu'il devait s'estimer trop heureux de ce

qu'il voulait bien s'oublier au point de descendre jusqu'à lui ; mais Pédro (c'est le nom de l'honnête bourgeois) lui opposa ses raisons avec un sang-froid désespérant, et conclut par dire à Mendoce qu'il ne voyait pas pourquoi il cherchait à l'humilier ; qu'il n'en avait point le droit, puisque sa conduite ne paraîtrait jamais qu'estimable aux yeux de tous les honnêtes gens ; et qu'il osait même se flatter que lui, Mendoce, lui rendait justice dans le fond de son cœur. Au reste, poursuivit-il, il n'est pas nécessaire de vous appesantir sur un projet qui n'aura jamais lieu, au moins tant que je vivrai ; ainsi il sera plus sage à vous d'y renoncer. Vous vous épargnerez des reproches fâcheux, et

à moi des tracasseries qui troublent ma tranquillité. D'ailleurs vos poursuites pourraient porter atteinte à la réputation de ma fille; je vous prie donc de les cesser. Vous savez quelle est ma manière de penser, je me suis expliqué assez clairement; je ne varierai point; vous me trouverez imperturbable. Je ne veux point, comme vous le voyez, que vous puissiez m'accuser de vous avoir joué; je me suis expliqué sans détour; je ne voulais point que Léonora fût votre maîtresse; à ce titre, je la refuserais au roi lui-même. Je ne souffrirai pas davantage qu'un mariage secret vous unisse; je ne le trouverais pas plus honorable; j'en connais trop, comme je crois vous l'avoir dit, la dangereuse conséquence.

Mendoce, n'ayant rien à opposer, prit le parti de se retirer sans proférer un seul mot. Le plus prudent sans doute pour lui eût été d'oublier Léonora; mais comme on ne commande point à son cœur, il sentit que cette jeune personne lui était plus chère que jamais. Les obstacles irritant sa passion, il se détermina à la satisfaire à quelque prix que ce fût. Après bien des réflexions, toutes plus extravagantes les unes que les autres, il fallut en revenir au sérieux. Pédro ne céderait pas; il n'y avait pas moyen de connaître les dispositions de Léonora, elle était gardée à vue. L'enlever n'aurait pas été chose impossible: Mendoce rejeta bien vîte cette idée, elle répugnait à sa délicatesse;

mais épouser, épouser publiquement, choquer les opinions, les préjugés, braver la censure, courir les risques presque certains d'être désavoué de sa famille, encourir la disgrace de son souverain, qui pouvait avoir des vues sur lui, que d'obstacles! que de tourmens! Il faut cependant se résoudre. Il gémit, jure, tempête contre le fatal amour qui lui fait la loi; la puissante raison devient nulle, l'enfant malin remporte la victoire.

CHAPITRE VI.

La jolie Veuve.

POUR combler la mesure de ses maux, il apprend que l'on s'occupe de l'unir à une jeune veuve extrêmement riche, et alliée à ce que l'Espagne a de plus distingué. On a même avancé l'affaire sans le consulter; sa famille a conduit la chose avec mystère, et ce mariage projeté a été jusqu'à présent un secret pour lui, quoiqu'il soit partie intéressée. On lui apprend que l'aimable veuve l'a distingué; qu'elle éprouve pour lui un sentiment peu différent de l'amour; qu'il n'a plus qu'à se présenter pour achever sa

conquête. Il reçoit par-tout les félicitations d'une chose dont vingt-quatre heures auparavant il était loin de se douter. Il pâlit, il rougit, lorsque sa mère lui apprend toutes les démarches que l'on a faites pour lui procurer un mariage avantageux par la fortune et la naissance, et agréable par la possession d'une jolie femme qui n'attend qu'un mot de lui pour lui livrer son cœur tout entier. Mendoce reste muet, et paraît anéanti. L'idée d'une union pour laquelle il vient de concevoir de l'aversion, l'image séduisante de Léonora qui se présente avec tous ses charmes à son imagination, tout cela le bouleverse; il est trop horriblement contraint. Il sort sans témoigner à sa mère la moindre re-

connaissance. Elle pourrait croire qu'il ne l'a point entendue, ou qu'il est fortement préoccupé ; mais elle est loin d'en imaginer l'objet. Cependant elle est mécontente de la conduite de son fils ; elle croit que la présence de Juanna (c'est le nom de la jolie veuve) rendra Mendoce à lui-même. Elle est invitée à un grand dîner préparé tout exprès pour l'entrevue de ces amans. L'heure arrive, ainsi que les convives. Mendoce, qui ne se doutait pas du piége, est fort surpris de trouver Juanna ; il se contente d'avoir pour elle les civilités d'usage, et rien de plus. On les place au banquet l'un près de l'autre. Juanna, qui trouve Mendoce à son gré, lui fait de charmantes agaceries ; mais il est pensif,

et d'un froid glacial; il rend cependant justice à la beauté, à l'amabilité de celle qu'on voudrait qu'il épousât, mais son cœur n'étant plus à lui, il n'en peut plus disposer; il sent donc qu'il ne peut aimer et n'aimera jamais Juanna, et que l'on a eu tort d'arranger cet hymen sans le consulter; il vient de jurer dans son cœur qu'il ne s'accomplira pas.

Ses parens sont outrés de son air d'indifférence, mêlé d'un ennui qu'il ne cherche point à déguiser. Il est mal à son aise; il lui tarde que le somptueux repas soit terminé. Juanna devient sérieuse, et craint de ne pas soumettre un cœur qu'elle desire avec la plus vive ardeur. On cherche à monter la conversation sur la plaisanterie, mais Mendoce,

toujours recueilli, oublie qu'il est près de Juanna; son cœur, son ame, son esprit, Léonora a tout subjugué; il ne voit, ne pense qu'à elle, tout le reste lui est absolument indifférent. Lorsqu'il croit qu'il peut s'éloigner avec quelque décence il sort; ses pas se portent vers les lieux qu'habite celle qu'il idolâtre; il ne la verra pas, sans doute, mais il contemplera les murs qui la renferment. Tout est jouissance lorsque l'on aime.

Le départ de Mendoce afflige sa famille, et sur-tout Juanna. Ce manque d'égards dans une entrevue aussi intéressante excite son juste dépit; elle le déguise sous une feinte gaieté, et cherche à justifier celui qu'elle a condamné dans son cœur.

Elle n'abandonne pas l'espoir de le captiver ; une jolie femme a tant de moyens ! et Juanna ne doute pas un instant que lorsqu'elle le voudra bien, le même homme qui n'a pour elle que de l'indifférence ne devienne son esclave le plus soumis. Mais l'aimable veuve ne connaît pas l'objet qui enchaîne celui qu'elle se propose d'asservir. Léonora peut lui disputer la beauté ; la rose n'a pas plus de fraîcheur, la candeur de l'innocence brille sur son front, et nous pouvons assurer qu'elle siégeait dans son cœur ; elle possède tous les talens agréables, fruits d'une éducation soignée ; son caractère est enjoué ; enfin elle était charmante ; il ne lui manquait que la naissance et la fortune : si elle eût possédé l'un

et l'autre, il eût été peu de mortels dignes d'elle. Juanna ignorait tout cela, et avait résolu d'épouser Mendoce, n'importe à quel prix. Cependant la journée s'écoula, et l'on ne vit point reparaître le héros après lequel on soupirait, et la jolie veuve fut obligée de retourner tristement chez elle, où nous la laisserons se livrer à ses réflexions.

Les parens de Mendoce conclurent entre eux qu'une fantaisie du moment empêchant leur fils d'accéder à leur volonté, il fallait employer l'autorité souveraine; il fut décidé qu'on instruirait le roi, à son lever, du pacte fait avec les deux familles, et qu'on le prierait de faire consentir Mendoce à se prêter avec grace au mariage, avantageux

sous tous les rapports, que l'on avait ménagé pour lui. De son côté, Mendoce avait résolu de prévenir le monarque, et de lui demander protection contre sa famille, et son agrément pour épouser Léonora; mais il fut anéanti lorsqu'il vit avec quelle froideur le roi recevait son aveu. Il jugea qu'il avait été prévenu, et que ses affaires prenaient une tournure désespérante. Philippe lui ordonna de renoncer à une chimère indigne de lui, et de se rendre aux vœux des deux familles, s'il ne voulait encourir sa disgrace. Mendoce se retira avec les marques apparentes de respect et de soumission, mais maudissant dans son cœur le roi Philippe, la jolie veuve, et toutes les familles possibles. Rien

n'irrite comme les obstacles, et ceux-là devenaient difficiles à vaincre, pour ne pas dire impossibles.

Il rentra chez lui, mais ne voulut voir personne; les ordres de son père, les supplications de sa mère, il résista à tout, les regardant comme des ennemis acharnés à son malheur. Le plus cruel de tous c'était de ne plus voir Léonora. Elle ne sortait plus, même pour ses exercices de religion; son père craignait quelque acte de violence de la part de Mendoce; une scène d'éclat ne lui convenait pas; il ne voulait pas que sa fille acquît de la célébrité aux dépens de sa réputation; il voulait la mettre pure et exempte de reproches entre les mains de celui que le ciel lui avait destiné pour époux.

Mendoce écrivit à Pédro, le suppliant, dans les termes qu'il crut le plus propres à le convaincre, de consentir à sa première demande, c'est-à-dire au mariage secret, le laissant absolument maître des conditions. Toutes ses missives furent reçues, mais demeurèrent sans réponse. On lui fit réitérer ses offres par des personnes distinguées que Mendoce avait mises dans sa confidence; mais Pédro fut inébranlable, et fit toujours les mêmes observations, priant à son tour qu'on ne lui en parlât plus, vu qu'il ne s'écarterait jamais des principes que lui dictait l'honneur.

Toutes ses démarches devinrent enfin publiques; par ce moyen les parens de Mendoce furent instruits

de la cause de la résistance de leur fils; ils se sentaient très-humiliés de son choix, mais ils ne purent refuser un léger tribut d'estime à Pédro. Ils l'envoyèrent chercher; leur dessein était de l'engager par des bienfaits à persister dans ses refus; mais Pédro ne se dérangea pas; il s'était conduit en homme d'honneur, il ne craignait rien. Les grands ne lui en imposaient pas. Le père de Mendoce voulut bien s'abaisser au point de se rendre chez le père de Léonora. Celui-ci lui fit un accueil honnête, lui demandant poliment ce qui lui procurait l'avantage de sa visite, quoiqu'il ne l'ignorât pas. Le vieux Mendoce fut assez embarrassé de répondre; l'air froid de Pédro lui imposait. Il balbutia quel-

ques éloges sur la conduite qu'il avait observée dans une circonstance aussi délicate, où une famille aussi distinguée que la sienne avait été au moment d'être déshonorée par son alliance, si sa fermeté n'y eût point apporté obstacle. Pédro ne daigna pas répondre à cet insolent discours; mais il regarda fixement le vieux seigneur, et son regard perçant et expressif fit baisser les yeux à l'homme peu délicat qui cherchait à humilier celui auquel il devait des éloges. Pédro gardait toujours le silence; le père de Mendoce, dont l'embarras et la confusion augmentaient, prit enfin le parti de se retirer, outré contre ce misérable artisan, qui n'avait pas daigné ouvrir la bouche pour s'excuser du mal-

heur d'avoir une fille belle et charmante qui avait osé inspirer de l'amour à son fils.

Tout bouillant de colère, il fut trouver le roi, lui demanda un entretien secret, qu'il obtint; lui raconta la démarche humiliante qu'il venait de faire; que cet insolent bourgeois l'avait bravé, et que si l'on n'y mettait pas ordre, cet homme finirait par condescendre aux desirs insensés de son fils, qui, par cette indigne alliance, couvrirait la famille d'un opprobre éternel; que le sang-froid de Pédro n'était qu'une ambition déguisée sous les dehors de la sagesse. Accordez-moi, sire, un ordre pour faire enlever et séquestrer cette beauté qui a porté le trouble dans

ma famille; qu'un bon couvent m'en réponde, et qu'elle n'en puisse sortir que lorsque je jugerai que sa présence ne sera plus dangereuse.

Ce que vous me demandez, répliqua Philippe, répugne à mon cœur. Priver un père de son enfant!.. Parce que votre fils s'est livré à des sentimens bien naturels, et que sans doute il n'a pu réprimer, il faut en rendre victime la jeune infortunée qui a été assez malheureuse pour les lui inspirer!... et c'est moi que vous venez solliciter pour obtenir un ordre aussi barbare!... Vous me connaissez mal, mon cher Mendoce, si vous avez jugé que je vous l'accorderais. Toute l'estime que j'ai pour vous et tout ce qui vous intéresse ne me conduiront jamais à com-

mettre une lâcheté; tout ce que je puis faire, c'est de m'opposer à cette union, dont je sens comme vous les inconvenances; mais ravir la liberté à une femme qui n'a pour toute défense que ses larmes, la punir d'être aimable ou trop aimée!... Ah! jamais, jamais mon ame sensible ne se prêtera à un semblable forfait.

Mendoce, en fin politique, abonda peu-à-peu dans la manière de penser de son maître, quoiqu'il y fût très-opposé. Il résolut dans son cœur d'obtenir par adresse ce que l'on venait de refuser à ses sollicitations. Il quitta Philippe avec l'espérance du contentement, passa de là chez le ministre, qui lui avait de puissantes obligations, et avec lequel il

était intimement lié ; il lui raconta, de la manière qui lui plut, la réception que lui avait faite Pédro ; il y mit les couleurs les plus noires ; il monta tellement l'esprit du ministre, que celui-ci voulait aller faire enlever le père et la fille sur-le-champ. Le vieux Mendoce avait peine à dissimuler sa joie de voir son ami si bien disposé ; mais il le pria de suspendre son ressentiment pendant quelques jours ; qu'il l'avertirait quand il serait temps d'agir ; qu'il fallait s'arranger de façon que Philippe ignorât cette affaire ; qu'il était occupé de choses trop importantes pour lui rompre la tête de cette bagatelle. Le ministre promit tout. Ils se séparèrent. Le père de Mendoce fut chez la belle veuve,

qu'il trouva fort triste. Son fils n'avait point paru ; elle se plaignit ; il la consola par l'espoir qu'il lui donna qu'avant peu le coupable viendrait à ses pieds lui demander pardon de son erreur. Lorsque l'on aime on est disposé à croire tout ; on se flatte ; le petit amour-propre ne perd jamais ses droits. Juanna se laissait abuser sans s'en douter, et trop heureuse encore qu'on voulût bien la tromper. Ce n'était cependant pas l'intention du vieux Mendoce ; il croyait que rien n'était plus facile que la réussite de ce qu'il promettait et de ce qu'il avait projeté. Il allait se retirer lorsqu'on annonça son fils ; il n'eut que le temps de dire à Juanna, Eh bien, vous en ai-je imposé ? L'aimable veuve reçut le

jeune Mendoce avec tout le plaisir que l'on ressent en voyant un objet aimé. Elle le gronda obligeamment sur ce qu'il n'avait pas profité de l'invitation qu'elle lui avait faite de la visiter ; le père appuya ; le fils se tira de là par quelques galanteries insignifiantes, mais qui parurent très-significatives aux intéressés. Le vieux seigneur jugeant les affaires en bon train, crut que sa présence n'était point nécessaire ; il se retira pour laisser à ces amans la liberté de s'expliquer.

Lorsqu'il est parti, Juanna propose à Mendoce de l'accompagner dans son magnifique jardin ; il lui présente la main, et tous deux arrivent en silence sous une allée couverte. Que ces lieux autrefois si

beaux à mes yeux me semblent insipides, l'ennui me suit par-tout; j'en excepte cependant ce moment, dit avec transport Juanna, pressant légèrement la main de Mendoce, qu'elle n'avait point quittée; mais il est cruel, si cruel d'être seule, toujours seule... Un objet que j'aimerais, qui me paierait du plus léger retour, qui habiterait ces lieux avec moi, redonnerait la vie à toute la nature, qui me semble plongée dans un état d'anéantissement. Mais, répliqua Mendoce, quand on est jeune, belle et riche, il n'est pas difficile de rencontrer un mortel digne du bonheur de partager votre retraite. Ce que vous dites n'est pas toujours vrai, interrompit la jolie veuve en rougissant; on peut réunir tous ces

avantages et ne pas réussir à fixer celui qui rendrait l'existence précieuse. Cela peut arriver, dit Mendoce d'un air embarrassé, ayant senti la force de la dernière phrase; mais alors on appelle la raison à son secours. Hélas! reprit Juanna, la raison est bien faible pour combattre l'amour. Oui, vous dites bien; la raison n'est plus rien quand le cœur a parlé; je ne le sais que trop, poursuivit Mendoce avec transport; j'aime un objet charmant, mais les circonstances cruelles m'éloignent de celle qui tient toutes mes facultés enchaînées; raison, devoir, rien n'a pu détruire cet irrésistible penchant; je sens que j'aime pour la vie; naissance, fortune, je sacrifierais tout pour posséder la plus sé-

duisante et la plus vertueuse des femmes. Arrêtez! Mendoce, s'écria Juanna tout en larmes; ah! quel mal vous venez de me faire! me réserviez-vous ce funeste aveu?... est-ce là ce que l'on m'avait promis?... Je vous le devais, madame; il m'en coûte de vous affliger; vous m'honorez de vos bontés, et je ne voulais point passer à vos yeux pour en abuser. J'ignore ce que l'on a pu vous promettre, et ne chercherai point a m'en éclaircir; mais on peut être assuré que si je ne puis réussir à posséder l'objet de ma tendresse, on ne me forcera jamais de m'enchaîner à aucune femme pour laquelle je ne pourrais éprouver que de la répugnance, et que je rendrais malgré moi infiniment malheu-

reuse : voilà mes sentimens, madame, desquels je ne me départirai jamais; et si vous êtes chargée de sonder mes dispositions, je vous prie de vouloir les rendre dans les mêmes termes, et assurer que promesses, menaces, la mort même, rien ne me fera changer. Juanna, à ces derniers mots, fut tellement bouleversée, qu'elle tomba sans aucuns sentimens aux pieds de Mendoce, qui fut assez malheureux pour ne pas avoir pu prévoir sa chute; il la releva avec promptitude, et la porta sur un banc de verdure. Il ne put voir sans attendrissement la pâleur de la mort couvrir la plus jolie figure du monde. Il se reprocha sa dureté envers une femme intéressante dont tout le crime était de l'aimer, mais

il n'en était pas persuadé avant cet événement; il la croyait de complot avec sa famille pour le tourmenter. Pendant qu'il faisait ces réflexions, il mettait tout en usage pour la rendre au jour. Elle ouvrit enfin ses beaux yeux, et une abondance de larmes vint soulager son ame oppressée.

CHAPITRE VII.

Le Père incorruptible. Le Mariage dans le délire.

LE père de Léonora, fatigué de toutes les importunités que lui suscitait la passion de Mendoce, et craignant que malgré toutes ses précautions on ne lui enlevât le fruit de ses soins, prit la résolution de se priver de sa fille pour quelque temps, et de la mettre dans une maison religieuse sous un autre nom que le sien, afin qu'on ne la pût pas découvrir. Le projet conçu fut exécuté. Il fit entendre à Léonora que c'était pour son bien ce qu'il en faisait, qu'elle l'en remer-

cierait un jour, et qu'il n'était peut-être pas éloigné. Il lui dit qu'elle allait être présentée dans sa retraite sous le nom de *Camilla*, qu'elle eût à ne point l'oublier; que de sa discrétion dépendait le bonheur de sa vie. Lorsqu'il l'eut bien endoctrinée, il la fit monter en voiture au milieu de la nuit. Ils arrivèrent vers la pointe du jour à leur destination. L'abbesse avait été prévenue. Pédro ne lui avait fait que les confidences qu'il croyait nécessaires. Il lui avait recommandé sur toutes choses de ne laisser parvenir aucun écrit dans les mains de sa fille; que si par hasard il en venait, de les lui envoyer à lui-même; qu'il desirait que sa fille eût toute liberté et amusemens dans la maison, mais aucunes

communications au-dehors. Tous ses arrangemens pris, il embrassa sa fille, et retourna chez lui l'esprit beaucoup plus tranquille, et résolu d'attendre l'événement.

Nous avons laissé Mendoce consolant l'aimable Juanna. Dès qu'il la vit assez bien remise pour l'entendre, il s'excusa de sa dureté envers elle de la manière la plus affectueuse ; la conjura, pour son repos, de vouloir bien oublier cette désagréable scène. Si je ne puis être votre amant, souffrez que je sois votre ami. Je ferai tout pour obtenir et conserver ce titre précieux ; souffrez que je dépose mes peines dans votre sein, ou si c'est trop exiger, eh bien, je me tairai, mais au moins ne vous unissez point à

mes persécuteurs. La triste Juanna l'avait écouté : un léger espoir avait encore lui à son cœur ; l'ami, quelquefois, peut changer ce titre contre celui d'amant. Elle se le persuada, et une gaieté douce anima sa physionomie. Mendoce, enchanté, presse une main qui se trouve entre les siennes. Il vient de trouver une amie, et il donne à cette main, qu'il tient encore, le baiser de la reconnaissance. Il prend congé de Juanna, et son cœur le conduit où réside son enchanteresse. La maison n'a plus l'air d'une prison comme ci-devant ; tout est ouvert, croisées, jalousies. Il aperçoit Pédro : il le salue avec respect. Pédro, touché de cette marque d'attention, lui rend son salut en scuriant. Men-

doce se sent encouragé ; il s'approche : Pédro paraît tout disposé à l'écouter. La conversation roule sur des objets indifférens ; mais l'œil furtif de Mendoce cherche à découvrir s'il n'apercevra point Léonora. Il ne voit, il n'entend rien ; il se hasarde d'en demander des nouvelles. On lui répond qu'elle se porte bien. Ah ! Pédro ! Pédro, s'écria Mendoce avec douleur, vous pouvez vous flatter de me rendre le plus misérable de tous les hommes. J'en suis vraiment désespéré, répond Pédro ; mais ma fille est toute ma gloire ; mon bonheur, le sien m'est cher. Croyez que ce n'est que d'après les plus mûres réflexions que je me suis permis d'agir : je suis père ; vous ne savez pas com-

bien de devoirs et de sollicitudes sont attachés à ce titre. Si l'ambition, la soif des richesses m'avait guidé, vous seriez satisfait, et ma fille et moi serions peut-être au moment de devenir la fable d'un public enchanté de notre décadence, et qui n'est jamais plus heureux que lorsqu'il peut exercer sa méchanceté. Je hais les grands. Que ceci ne vous effraie pas. Dans toutes les classes j'ai toujours distingué l'homme estimable. Je vous répète que je n'aime point les grands : ils sont dangereux lorsqu'ils se croient offensés. Sans doute, malgré tout le mystère dont vous vouliez envelopper votre union avec Léonora, tout se sait : votre famille aurait jeté les hauts cris sur ce qu'ils auraient ap-

pelé la tache honteuse dont elle se serait prétendue couverte. J'aurais passé pour un séducteur, un intrigant, ou au moins un vieux fou, à qui l'ambition aurait tourné la tête; on m'aurait envoyé me repentir au fond de quelque cachot; ma fille aurait été ensevelie pour la vie dans quelque maison de force, où elle aurait eu le temps de pleurer sa faiblesse et ma sottise. Je ne dis pas que vous n'eussiez point tout mis en usage pour nous sauver ce sort affreux; mais un ordre du roi vous exile, Dieu sait où, et pendant ce temps-là on peut agir avec sécurité, et se venger sur des infortunés sans défense: voilà toute l'histoire. Vous allez me répondre que tout cela n'est qu'un jeu de mon imagination. J'ai cepen-

dant des milliers d'exemples qui m'autorisent à voir ainsi les choses. Je ne veux donc courir aucun hasard, et je vous jure ici que jamais ma fille ne sera l'épouse d'un homme qui rougirait de l'avouer. Elle se mariera à quelqu'un de son état, tant mieux; moins de titres, de richesses, moins de corruption, et plus de bonheur. J'avoue que si vous aviez pu disposer de vous, votre alliance m'eût flatté, plus encore qu'elle ne m'eût honoré. Vous avez la réputation d'un galant homme, cette qualité à mes yeux vaut toutes les autres, dont je ne fais quelque cas que quand elles ne sont point obscurcies par le vice. Vous voyez que je vous parle avec franchise et loyauté. J'irai même plus

loin; je vois que, donnant assez peu d'attention à ce que je me fais l'honneur de vous dire, votre œil inquiet cherche Léonora; eh bien, elle n'est plus dans cette maison; j'ai cru prudent de l'en éloigner. Elle est dans une retraite sûre et agréable, dont vous me permettrez de vous cacher le nom.

Ah! je vois, s'écria Mendoce accablé de douleur, que vous l'avez soustraite à mes yeux pour qu'ils ne la revoient jamais. Ah! si elle m'aimait autant que je l'aime, combien elle serait malheureuse! Mais, non, elle ne m'aime pas; vous m'aurez dépeint comme un monstre qui ne cherchait que son déshonneur, vous aurez allumé la haine dans son cœur.

Vous vous trompez, seigneur Mendoce; je suis incapable de cette perfidie. Ma fille, dont les passions sont douces et innocentes, supporte sa retraite sans se plaindre. Elle ne vous hait pas, et s'il lui était permis et possible, je crois qu'elle vous accorderait sa main, et que son cœur en confirmerait le don; mais comme elle a beaucoup de raison, elle s'en rapporte à moi du soin de veiller à son bonheur, et j'y travaillerai de façon à m'éviter tout reproche, et à ne la pas conduire au repentir. Du moment où vous pourrez disposer de vous, elle vous appartiendra: voilà mes conditions, dont je vous proteste que je ne me départirai jamais. Au reste, vous êtes jeune, elle touche à peine à sa quinzième

année ; on peut attendre. Souvent moins d'une année amène de grands changemens. Je vous promets de vous en donner des nouvelles positives chaque fois qu'il vous plaira m'en demander. Si vous devenez infidèle, ne craignez pas de me l'apprendre, je ne vous en ferai point de reproches ; c'est une chose qui ne dépendra pas de vous, puisque c'est attaché à la faible humanité ; vous n'en serez pas moins estimable à mes yeux. Si vous persévérez, il faut remettre au temps et aux circonstances le soin de votre bonheur.

Il n'y avait pas grand' chose à répondre à tout cela, excepté les protestations d'un amour éternel. Mendoce n'y manqua pas. Pédro

l'écoutait avec complaisance, et souriait de ses transports, le consolait, lui faisait espérer le bonheur, mais la perspective en paraissait tellement éloignée, que Mendoce craignait de ne pouvoir l'atteindre.

Ils se quittèrent, après s'être promis de se revoir le plutôt possible, car Pédro exigeait encore que Mendoce mît beaucoup de prudence dans les visites qu'il lui rendait.

Mendoce, à son retour chez lui, trouva un ordre du ministre pour partir à l'instant. Il s'agissait d'une négociation politique, dont je ne donnerai aucun détail, étant étrangère au sujet. Cette affaire pouvait prolonger son absence d'un mois. Cela l'affligea d'autant plus, qu'il allait s'éloigner de Pédro, qui était son

unique confident, et avec lequel il pouvait s'entretenir de celle qu'il chérissait plus que la vie; mais il n'y avait point à reculer, l'ordre était précis, il fallait partir dans le même jour. Mendoce n'eut que le temps de faire de légers préparatifs, écrire quelques lignes à Pédro pour lui annoncer son voyage, ainsi qu'à Juanna, que ce contre-temps chagrina singulièrement. Enfin il partit, comme on le peut croire, le cœur ulcéré. Il arriva à sa destination, s'acquitta avec distinction de la mission importante dont il était chargé. Cette affaire terminée, il ne pensa qu'à retourner promptement à Madrid, où l'appelaient l'amour et l'amitié.

Après avoir rendu compte au

ministre, et lui avoir remis ses dépêches, son premier soin fut de se rendre chez Pédro, dont il n'avait reçu qu'une réponse depuis son absence, malgré qu'il lui eût écrit plusieurs lettres.

Il arrive : la maison est fermée de toutes parts. Il frappe à coups redoublés, personne ne paraît. La colère, l'inquiétude, s'emparent de lui; il questionne les voisins, qui ne peuvent que lui apprendre que depuis environ trois semaines Pédro est disparu, que l'on n'en a pas entendu parler depuis. Mendoce, hors de lui-même, accuse le ciel et les hommes : Pédro ne lui paraît plus qu'un hypocrite qui se joue de toutes les vertus. Si du moins il savait le nom de l'asyle de Léonora..... Mais

il réfléchit qu'il n'en serait pas plus avancé. Son père l'aura transportée dans d'autres lieux, elle ne doit plus habiter celui dont il lui a parlé.

Rentré chez lui, il éprouve un transport violent, qui effraie Fabrice, son domestique, qui l'avait suivi dans son voyage. Mendoce, ne se connaissant plus, prend ce malheureux à la gorge, l'accuse de n'avoir pas mis ses lettres à la poste. L'autre prend tous les saints du paradis à témoin de son innocence. Eh bien, cela se peut, dit le courroucé Mendoce; mais va, cours, cherche Pédro, le père de Léonora, il faut que tu le trouves, ta vie m'en répond. Le pauvre garçon allait sortir, lorsqu'il voit son maître chanceler, et tomber sans connaissance

sur le parquet. Fabrice appelle du secours. On rend Mendoce au jour; mais un délire affreux s'est emparé de lui. Sa mère se transporte près de lui. Il la repousse, ne la reconnaît pas : il en est de même de ses autres parens, de ses amis. Juanna apprend son danger, elle vole près de lui. Il paraît la voir avec transport, il la prend pour Léonora. Il lui peint son amour, ses regrets, son bonheur de la voir enfin près de lui. Il lui dit que son père les a trompés tous les deux, mais que peu importe, qu'il est bien résolu de ne la plus laisser échapper, qu'il est prêt à l'épouser à toutes les conditions qu'elle voudra, qu'il ne redoute plus personne. Juanna a le cœur déchiré; mais les

parens de Mendoce, qui se trouvent présens, pensent qu'il est possible de tirer parti des circonstances, et que la persuasion où il est d'avoir Léonora près de lui peut leur servir à conclure un hymen qu'ils ont à cœur depuis si long-temps. Avec beaucoup d'argent les crimes sont possibles. On fait passer Juanna dans un autre appartement. Là on lui explique le projet que l'on vient de concevoir, celui de profiter du délire de Mendoce, de le lui faire épouser. Juanna recule d'effroi à cette monstrueuse proposition; mais on lui fait entendre que Mendoce est à jamais perdu pour elle si elle ne profite pas d'une circonstance aussi imprévue.

La malheureuse Juanna, excédée,

étourdie de tout ce qu'on lui dit, et vaincue par sa propre faiblesse, son amour pour Mendoce, consent à tout; le mariage s'accomplit. La cérémonie finie, le jeune époux tombe dans un sommeil léthargique qui dure plusieurs heures sans interruption; sa situation paraît alarmante; on fait retirer la triste épouse, et l'on attend avec inquiétude l'instant du réveil de Mendoce. Il ouvre enfin les yeux, et paraît avoir à-peu-près recouvré la raison.

Cependant son imagination est frappée. Il a rêvé, dit-il, qu'on l'unissait avec Léonora; les personnes qui sont auprès de lui, gagnées par la famille, le préparent doucement, et finissent par l'assurer que son mariage avec la femme

qu'il aime n'est point un songe ; que ses parens, voyant sa vie en danger, ont consenti à tout. Sa faiblesse lui permet à peine de sentir, d'exprimer son bonheur. Il demande à voir son épouse et le bon Pédro ; les médecins présens le prient, pour la sûreté de sa vie, de ne point insister, que cela lui causerait une révolution dangereuse ; qu'elle-même avait été assez raisonnable pour leur promettre de ne point violer les ordres qu'ils avaient donnés, et qu'elle ne se rendrait près de lui que lorsqu'ils lui donneraient l'assurance qu'elle pourrait se présenter sans danger. Mendoce, mille fois trop heureux, ne s'avisa pas de porter ses réflexions au-delà de ce qu'on lui disait ; il trouvait même tout na-

turel que ses parens, craignant de le perdre, eussent sacrifié leurs vues ambitieuses à la conservation de ses jours. Il se plaignit tendrement de ce qu'on le privait de la vue de son épouse adorée, qui hâterait sa guérison, loin de la retarder ; mais enfin on lui opposa tant de raisons, qu'il fallut bien, malgré lui, s'en rapporter à ce qu'on lui disait. Quelques jours se passent, et Mendoce allait de mieux en mieux; il devenait impatient, et tous les intéressés commençaient à trembler pour le dénouement.

Il interroge Fabrice; Fabrice est forcé de le tromper aussi; on l'a menacé de le faire périr s'il commet la moindre indiscrétion. Il le charge d'une lettre pour donner à son épouse.

Dans cette lettre il la conjure de tromper ses surveillans, de venir recevoir ses sermens de l'aimer toujours. « O ma Léonora ! lui disait-« il, pouvez-vous abandonner in-« humainement votre époux, lorsque « le bonheur de son existence serait « de vous presser contre ce cœur « où vous régnez avez tant d'em-« pire ! Trompez les soins vigilans « de ceux qui s'opposent, par une « folle prudence, à ce que nous puis-« sions nous voir ; que j'entende « pour la première fois votre douce « voix jurer à votre Mendoce que « vous avez obéi sans répugnance « en lui accordant votre main. Le « fidèle Fabrice vous introduira près « de moi ; que votre pudeur ne soit « point alarmée. Songez que c'est

« votre amant, votre époux, qui sol-
« licite cette précieuse faveur ». Tel était à-peu-près ce qu'il écrivait à Léonora. Fabrice porta la lettre à Juanna, qui la communiqua à la famille. Il y fut décidé que Fabrice dirait secrètement à son maître que son épouse lui apporterait elle-même sa réponse vers le milieu de la nuit du lendemain. Il faudrait une autre plume que la mienne pour rendre ses transports, qui cependant furent modérés, lorsqu'il vint à réfléchir qu'il fallait encore long-temps attendre une nuit qui semblait devoir être éternelle, et un jour incalculable pour sa longueur. Il disait mille folies à Fabrice, qui le pria de vouloir bien se modérer s'il voulait éviter le soupçon.

Juanna, la tremblante et trop imprudente Juanna, n'était point tranquille. Quelle démarche lui avait-on fait faire!... elle allait passer dans les bras d'un homme qui n'avait pour elle que le sentiment froid de l'estime, qu'elle avait consenti à tromper; et une réflexion bien humiliante pour elle, elle allait recevoir des marques d'un amour qu'une autre avait fait naître; tout appartenait à son heureuse rivale. Mais enfin elle ne pouvait pas toujours vivre dans l'ombre du mystère; ce fatal secret n'en serait bientôt plus un. Quelle serait l'issue de cette aventure?... Juanna, craignant d'apercevoir trop tôt son malheur, chercha à s'étourdir, laissant au temps et à ceux qui l'avait plongée dans ce

labyrinthe à l'en retirer. Elle pensa, avec une douce émotion, que dans peu d'heures elle presserait contre son sein l'homme qu'elle aimait. Ne suis-je pas son épouse? s'écriait-elle sans réfléchir à l'odieuse circonstance où elle avait acquis ses droits; à la vérité, poursuivit-elle en se regardant dans une glace avec complaisance, je ne suis pas cette Léonora dont il paraît idolâtre, et qui, dans le fond, est peut-être très-éloignée de me valoir. (Juanna ignorait apparemment que l'objet aimé, quel qu'il soit, réunit à nos yeux toutes les perfections). Je suis jeune, jolie, la rose n'a pas plus de fraîcheur; j'ai été mariée, mais si peu de temps, que mes charmes n'ont éprouvé nulle altération; et puis,

une fleur est-elle moins belle parce que le zéphyr l'a légèrement caressée. Satisfaite de sa tournure, de ses graces, Juanna finit par se persuader que lorsque le trop heureux Mendoce aurait parcouru toutes ses beautés, il oublierait facilement celles qui l'avaient séduit.

Juanna ne s'occupa plus que de son amour; son union, qui lui avait paru dans le principe un abus horrible, ne lui sembla plus aussi terrible; ce ne fut plus à ses yeux que le crime de l'amour. Elle se persuada qu'une jolie femme pouvait tout oser, et que tout lui devait être pardonné. Elle attendit donc avec autant d'impatience que Mendoce le fortuné moment qui devait les réunir.

Il arriva ce moment tant desiré

par Mendoce, brûlant d'amour. Juanna, à l'heure fatale, se sentit défaillir ; la crainte, la timidité, s'emparent d'elle; la pudeur semble s'opposer à sa démarche imprudente. Au milieu de ses réflexions Fabrice se présente devant elle, lui dit que son époux l'attend. Tout le monde est plongé dans le sommeil, lui fait dire Mendoce en la suppliant de ne pas retarder son bonheur. O Fabrice ! s'écrie Juanna extrêmement émue, que vais-je hasarder ? il va me reconnaître ; il va voir combien on l'a trompé, et je vais devenir la plus à plaindre des femmes. Ne craignez rien, madame, répond Fabrice ; une très-faible lumière règne dans l'appartement ; elle ne permet pas de dis-

tinguer les objets; vous pouvez, et c'est même convenu, garder le silence, dans l'appréhension que les personnes qui avoisinent son appartement ne vous entendent. Mais partons. Juanna suit son guide dans une agitation difficile à décrire; Fabrice ouvre une porte secrète, et Juanna se trouve dans les bras de Mendoce, sans se ressouvenir comment elle y est parvenue. Notre aimable convalescent paraît avoir recouvré tout le brillant de la santé lorsqu'il presse la main de celle qu'il idolâtre; il ne peut exprimer toute son ivresse; il imprime un baiser de feu sur des lèvres fraîches, ce baiser allume l'incendie; Juanna, le cœur palpitant d'amour, se laisse mollement aller sur la couche nup-

tiale, l'amour et la volupté ont tiré les rideaux, et.....

Fabrice fait un léger bruit pour avertir les époux qu'il est temps de se séparer; Mendoce n'est point du tout disposé à se priver de sa bien-aimée Léonora; Fabrice emploie mille subterfuges pour le convaincre de la nécessité de céder à la raison. Il embrasse avec transport et regret sa bien-aimée, lui jurant que bientôt ils ne seront plus exposés à se donner en secret des preuves d'un amour qu'ils peuvent avouer aux yeux de l'univers, puisqu'il est sanctionné par les lois, par la religion, et autorisé par l'aveu de leurs parens. On se donne le baiser d'adieu, et Fabrice, après avoir tremblé mille fois, ramène Juanna dans son appartement.

CHAPITRE VIII.

Les maisons de force, la découverte.

QU'ÉTAIT devenu Pédro? il languissait dans un des cachots de l'Inquisition, et sa malheureuse fille avait été enlevée de sa retraite, et conduite dans une maison de force, où sa jeunesse et ses charmes semblaient exciter la haine des furies qui commandaient dans ce séjour de douleur. La pauvre mère de Léonora, dont je n'ai point parlé parce qu'elle était nulle et point consultée dans les projets qu'avait formés son époux, lorsqu'elle le vit arrêter, sa frayeur, son désespoir, la plongè-

rent dans un évanouissement si profond, que l'on eut toutes les peines du monde à la rappeler à la vie; mais ce fut pour peu d'instans, car quelques heures après elle expira. Pédro, Léonora, n'en eurent aucune connaissance; on sait que ceux que l'on renferme dans ces séjours de mort n'ont plus aucunes communications avec leurs parens et leurs amis, et les ordres étaient sévères. On avait découvert l'asyle de Léonora, où elle vivait sous le nom de Camilla. Des ordres supérieurs forcèrent l'abbesse à la livrer à ses bourreaux. Aussitôt arrivée dans sa nouvelle retraite elle fut dépouillée de ses habillemens, et revêtue d'une étoffe grossière; les ouvrages les plus durs furent destinés pour ses mains

délicates. Jusqu'à cette époque, la jolie Léonora avait attendu assez patiemment le succès flatteur des projets de son père, dont il l'avait en partie instruite. Le bonheur d'appartenir un jour à titre d'épouse à Mendoce, de jouir d'une grande fortune, de se voir admirée, distinguée, n'avait point été indifférent à la jeune personne; l'orgueil plus que l'amour avait agité son cœur. Ce fut dans un de ces beaux rêves, qui semblaient lui présager un riant avenir, qu'elle se vit enlevée, confondue dans le même instant avec les créatures les plus viles, et assujetties aux plus humilians travaux.

Ses larmes étaient toute sa consolation; ni ses charmes naissans, ni son intéressante jeunesse ne purent

attendrir les furies de cet odieux séjour. C'est à regret que nous la laissons dans une position aussi douloureuse, mais il ne dépend point de nous de changer l'ordre des événemens; tout ce que nous pouvons nous permettre c'est d'espérer que sa détention ne sera pas d'une longue durée.

Son pauvre père, tranquille avec sa conscience, commençait à réfléchir néanmoins qu'il s'était laissé maîtriser par trop d'ambition; cependant il y avait d'autres instans où il s'en applaudissait; cela le consolait, et son cachot ne lui paraissait plus si affreux. Chaque fois qu'on venait lui apporter sa triste nourriture, il croyait toujours qu'on allait lui annoncer qu'il était libre; se

voyant trompé dans son attente, il pensait que sa captivité ne serait pas éternelle; il ne se sentait coupable d'aucuns crimes. O mon enfant! s'écriait-il quelquefois, ton père est en ce moment victime d'une affreuse injustice, mais du moins il souffre seul, et se sent la force et le courage de résister long-temps. Ma Léonora vit paisiblement dans la retraite que ma prudence lui a choisie; mon épouse seule souffre de mon absence; mais un doux pressentiment m'assure que bientôt j'irai la consoler. Le pauvre Pédro, comme on le voit, ignorait les événemens qui avaient suivi son arrestation; laissons-le se livrer à l'espoir de recouvrer bientôt sa liberté, et de se réunir à des objets chéris. Douce espérance! sans

toi la vie de l'homme serait un supplice prolongé.

Juanna est palpitante de plaisir et de bonheur. Juanna est-elle vraiment heureuse? non; elle a pressé contre son cœur Mendoce, l'objet de tant d'amour; elle a recueilli ses brûlans soupirs; ses douces étreintes lui causent en ce moment une délicieuse sensation. Que Mendoce est tendre! quelle délicatesse dans les preuves qu'elle a reçues de son amour! ah comme il sait aimer!.... Mais ce n'est point elle qu'il aime. A cette cruelle idée tout son sang se glace. Dieu! qu'a-t-elle fait? quel sera le dénouement de cette sombre histoire? L'abandon, la haine, le mépris, voilà tout ce qui se présente à son imagination bourrelée. Oui!

s'écrie l'infortunée noyée de larmes, voilà tout ce qui m'est réservé pour me punir de mon crime, de ma fatale faiblesse ; être méprisée de celui que j'adore, et sentir que je l'ai mérité par la plus odieuse des trahisons. O malheureuse Juanna! ton bonheur a été un éclair, ton supplice commence.

Cependant quelques idées plus consolantes vinrent pour le moment faire diversion à l'affreuse vérité; elle s'imagina qu'après la tempête le calme pourrait succéder; et comme elle était jeune et belle, riche, d'une grande naissance, elle conclut que Mendoce finirait par lui pardonner sa perfide imprudence.

Lorsque Mendoce eut goûté pendant quelques heures un voluptueux

repos, il se réveilla un homme nouveau; il se livra avec délice au souvenir de ces momens de bonheur qui s'éclipsent si vîte. Son sang rafraîchi par le sommeil lui avait donné des idées plus nettes. Il réfléchit sérieusement sur la condescendance de ses parens, dont il était aussi surpris qu'enchanté. Cette idée le ramena naturellement à sa félicité nocturne: il ne pouvait se rassasier de celle d'avoir pressé dans ses bras la belle, l'intéressante, la candide Léonora. Cependant il lui semblait, oui il en était certain, Léonora n'avait point opposé à ses transports cette pudeur virginale inséparable de la timide innocence; ses heureuses mains avaient parcouru des formes admirables autant que déli-

cates, mais un peu trop prononcées pour une vierge de quinze ans. La rose de l'hyménée ne lui avait point paru flétrie, mais son calice entr'ouvert annonçait qu'elle avait été légèrement effleurée. Cette pensée le rendit sombre; il ne put penser sans frémir qu'un autre avant lui avait peut-être été le maître de tant de trésors; néanmoins il repoussa bien vîte cette idée désespérante. Léonora se présenta à son imagination aussi belle qu'ingénue, et il lui demanda pardon tout bas d'avoir osé la soupçonner.

Ses inquiétudes se fixèrent sur Pédro. Pourquoi ne le voyait-il pas? Il résolut de s'éclaircir le plutôt possible sur mille choses qui lui paraissaient extraordinaires. Il fut in-

terrompu dans ses réflexions par la présence de son père, qui le félicita sur son prochain rétablissement. Le jeune homme demanda qu'il lui fût permis de voir au moins son épouse chérie, accablant son père de toutes les expressions que lui dictait sa tendre reconnaissance; mais le médecin qui entra, à qui le vieux Mendoce communiqua la demande de son fils, s'y opposa fortement, assurant que la révolution que ferait un objet aimé serait plus dangereuse pour le convalescent que la maladie même dont il venait de le retirer; il fallait que pour cette fois la raison l'emportât sur l'amour. Il fallut bien se rendre à cette prudente décision; cela sauva au père de Mendoce l'embarras d'une réponse, et

notre aimable malade se promit *in petto* que quelques heureuses nuits le dédommageraient au centuple du déplaisir de ne pas jouir de la vue et de la présence de sa bien-aimée Léonora.

Deux mortels jours et autant de nuits s'étaient écoulés; la santé s'établissait fortement, et les besoins du cœur se faisaient sentir avec énergie. Mendoce fit appeler celui qu'il nommait son fidèle Fabrice; celui-ci fut chargé de remettre à la jeune épouse un joli petit billet bien tendre, bien séduisant. On y sollicitait un nouveau rendez-vous; on priait, on pressait, on avait la flatteuse espérance qu'on ne serait point refusé.

Juanna reçut l'agréable missive;

adieu toutes les réflexions. Le bonheur qu'elle a trouvé dans les bras de Mendoce se retrace à son imagination en caractères de feu; plus de prudence, de raison; elle ne sent plus que les délices, l'ivresse de l'amour. Le soleil paraît prolonger son cours; il tarde à son impatience que la nuit vienne déployer son voile sombre sur toute la nature. Il arrive enfin le fortuné moment; Fabrice l'introduit comme la première fois; même précaution, silence recommandé, faible crépuscule qui ne permet point de distinguer les objets. Fabrice se retire. Juanna se livre tout entière à son vainqueur; elle ne paraît vivre et respirer que par lui et pour lui. Plongée dans un voluptueux délire,

Juanna prononce quelques mots, que lui arrache une délicieuse sensation. Ces mots, insignifians en apparence, sont tout pour celui qui en est l'objet. Mendoce cherche à les recueillir; il ne connaît point la douce voix de Léonora, mais il n'entend plus rien que des soupirs qui précèdent et suivent la jouissance.

Juanna a pensé se trahir; elle en frémit. Le moment fatal de se séparer arrive; Mendoce, enivré des feux de l'amour le plus violent, dit qu'il n'y consentira pas. Les représentations de Fabrice sont sans effet. Ah! madame, dit le triste Fabrice, indiquez à mon maître que c'est votre volonté, au moins pour cette fois, sans cela je suis perdu. Juanna presse son trop aimé

Mendoce contre son sein. Il sent couler des larmes ; des sanglots se font entendre ; il est ému. Eh bien, mon amie, lui dit-il en la couvrant de baisers, va, retire-toi ; que le voile du mystère soit encore étendu sur nous pour aujourd'hui : je ne veux point affliger celle qui fait le bonheur de mon existence ; mais demain je veux que ce bonheur ne soit plus un secret. Un frémissement douloureux parcourut les membres délicats de la triste Juanna, et lui fit presser involontairement la main de son époux, qu'elle tenait entre les siennes. Elle la quitta aussitôt, se précipita dans les bras de Mendoce, le couvrit de baisers, le serra contre son cœur avec force, s'arracha enfin d'auprès de lui, et retourna

dans son appartement, agitée de mille réflexions déchirantes.

Mendoce, après le départ de son épouse, ne se trouva pas dans une situation fort tranquille. Il ne savait à quoi attribuer les pleurs qu'elle venait de verser ; des soupçons se glissaient involontairement dans son ame ; mais il était bien loin de la vérité. M'aurait-on joué? se disait-il ; et, profitant de ma faiblesse, aurait-on mis dans mes bras quelque victime à qui il ne resterait plus que la honte et le désespoir de m'avoir été sacrifiée? Oh ! non, non, je m'abuse ; mes parens sont délicats, leurs mœurs me rassurent. Mais pourquoi ces larmes, ô ma bien-aimée Léonora? sont-elles de plaisir ou de douleur? Elles ont retombé

sur mon cœur. Aujourd'hui, dans peu d'heures, nous nous verrons, je l'ai décidé; je ne puis vivre plus long-temps dans cette affreuse et injurieuse contrainte.

Les réflexions de Mendoce se modifiant, prenant une teinte plus riante, le conduisirent à jouir d'un sommeil doux et prolongé, car il ne se réveilla qu'à dix heures. Son médecin était à son chevet, et lui fit compliment sur le retour de sa santé, en lui recommandant d'être toujours aussi raisonnable, et de ne chercher à commettre nulle imprudence, qui rendrait une rechute plus dangereuse que la maladie qu'il venait d'essuyer.

Grace soit rendue à vos soins, mon cher docteur, répondit Men-

doce, mais ne craignez plus pour moi, je sens que je me porte parfaitement bien, à un peu de faiblesse près, mais qui ne doit pas m'ôter la liberté de jouir un peu de moi-même. Jusqu'à présent j'ai fait tout ce que l'on a voulu; mais je veux à présent faire un peu ce qui me plaît, et pour commencer, permettez que je me lève pour me mettre dans un état décent : je veux sortir. Sortir! répliqua le docteur, y pensez-vous? vous ne pourriez faire vingt pas de suite. Ne vous alarmez pas, docteur; mon dessein n'est point d'aller courir la ville, mais seulement de me rendre à l'appartement d'une épouse adorée, dont la vue m'est nécessaire pour me rétablir entièrement. Un

seul de ses regards me rappellerait à la vie si j'étais sur le point de la perdre, et je ne sais pourquoi l'on s'est obstiné jusqu'à ce moment à m'en priver, cela m'a fait infiniment de mal, et ma bien-aimée, j'en suis sûr, partage mon impatience. Qu'il me tarde de la presser contre mon cœur, et d'apprendre à l'univers qu'elle est ma femme!

Le docteur allait se trouver très-embarrassé pour répondre, lorsque la mère de notre aimable convalescent entra dans l'appartement de son fils, qu'elle trouva habillé d'une façon plus élégante que son état de malade ne semblait le permettre, car il avait mis le temps à profit; et tandis qu'il causait avec le docteur, Fabrice procédait, en frisson-

nant, à la toilette de son maître. Sur un signe que madame Mendoce fit au docteur, qui venait de l'instruire des projets de son fils, il se retira. Fabrice congédié, elle demeura seule avec lui. Elle lui peignit l'imprudence qu'il allait faire, qui pourrait lui être nuisible, que sa tendresse maternelle s'en alarmait; enfin elle se servit de tout le pouvoir qu'elle avait sur Mendoce, qui refusa le plus respectueusement possible de se soumettre. Il se servit à son tour d'argumens qui étaient sans réplique. Alors madame Mendoce, prévoyant avec chagrin l'orage près d'éclater, vit qu'il n'était plus question d'user de dissimulation. Elle avoua à son fils la cruelle supercherie qui lui avait été

faite, son mariage avec Juanna; en lui en faisant calculer tous les avantages. Elle était tellement pénétrée du sujet qu'elle traitait, qu'elle ne s'apercevait pas que depuis longtemps Mendoce ne l'entendait plus. A cette affreuse découverte, l'usage de ses sens l'avait abandonné. Elle appelle; on lui donne les plus prompts secours. Il revient à lui pour sentir toute l'étendue de son malheur. Il jette sur sa mère un regard douloureux. Et vous aussi, madame, vous vous êtes prêtée à cette horrible perfidie; vous avez fait des malheureux; vous avez souffert que l'on sacrifiât lâchement une femme intéressante, qu'on la déshonorât; car ne pensez pas qu'elle ne se flatte pas elle-même de porter le titre de mon

épouse, et d'en réclamer les droits.

Calmez-vous, mon fils. Je vous pardonne en ce moment ce que votre espoir trompé peut vous inspirer; mais j'espère que lorsque vous serez dans un état plus tranquille, vous vous soumettrez à votre destinée, que vous ne verrez plus en nous que des parens jaloux de concourir à votre bonheur, de vous avoir conservé l'honneur, en vous préservant du danger de vous allier avec une fille née dans la classe la plus méprisable, dont vous auriez rougi par la honte dont vous vous seriez couvert ainsi que nous. Vous ne pouvez, sans renoncer à tout sentiment d'honneur, repousser l'épouse que nous avons conduite dans vos bras. Tout parle en sa faveur : es-

prit, beauté, jeunesse, et une naissance à prétendre aux premiers partis du royaume : vous seriez blâmé avec justice, et vous auriez autant d'ennemis qu'elle trouverait de vengeurs. Elle vous aime ; que dis-je ? vous en êtes adoré ; et ce qu'il vous plaît d'appeler une horrible perfidie, est le crime de l'amour que vous lui avez inspiré et que nous avons secondé. Le mariage est fait, consommé ; nous n'ignorons pas vos entretiens secrets. Il ne vous reste donc plus qu'à prendre un sage parti, celui de vous résigner, de supporter patiemment cette petite contrariété, que la vue d'une épouse charmante vous fera bientôt oublier.

Vous avez parlé, madame, ré-

pliqua Mendoce en regardant sa mère avec des yeux où se peignait la plus vive indignation; j'ai respecté de tout temps ce qu'il vous a plu de m'observer; mais ceci tient de trop près à mon bonheur pour que je ne mette pas tout en usage pour dévoiler ce noir complot. Je vous jure d'avance que celle qu'il vous plaît d'appeler mon épouse paiera de son repos sa fatale imprudence, puisque jamais je ne consentirai à la laisser jouir d'un titre usurpé. Quelque chose qui puisse résulter de nos entrevues, que vous dites ne pas ignorer, je protesterai contre des nœuds tissus par la duplicité.

Celle dont je m'honorais d'être l'ami a perdu tous ses droits à mon

estime, c'est ce dont vous pouvez l'assurer. Rien ne peut la justifier. Elle connaissait mon penchant invincible pour Léonora, devait-elle après cela consentir à passer dans mes bras, à se livrer comme une femme sans pudeur? Elle a renoncé à tous principes de vertu, de bienséance, d'amour-propre; voilà donc où peut conduire l'amour lorsqu'il n'est pas guidé par la délicatesse. Dites à Juanna qu'elle s'est condamnée elle-même à être malheureuse; qu'elle évite ma présence, qui ne pourrait que la couvrir de confusion, et qu'elle me ferait mal. Je la plaindrais, peut-être; mais.... Mendoce s'arrêta, et tout ce que l'on put dire pour le calmer et le ramener à des sentimens plus doux

fut inutile ; tous ses parens et amis s'y employèrent vainement : il témoignait une aversion ouverte toutes les fois que l'on prononçait le nom de la triste Juanna.

La famille, très-embarrassée, décida que le plus court parti était d'aller trouver le roi, de lui conter la malheureuse histoire de manière à ne pas exciter son courroux, mais pour le prier de s'intéresser à ce que Juanna pût être reconnue publiquement pour l'épouse de Mendoce, afin que l'honneur de la jeune veuve ne fût pas compromis. Philippe reçut cette confidence avec sévérité, blâma hautement cette insigne trahison. Juanna, qui avait été prévenue de la démarche de Mendoce, vint se jeter aux pieds du

monarque ; ses yeux étaient chargés de pleurs. Philippe, avant d'être roi, était homme : il ne put voir à ses genoux une intéressante femme sans ressentir un vif attendrissement; il la releva, lui dit mille choses agréables et consolantes, l'assurant qu'il mettrait tout en usage pour lui rendre l'honneur et la félicité, qu'elle avait perdus par une imprudence qu'il tolérait dans une jolie femme.

Fin du tome premier.

TABLE

DES CHAPITRES

contenus dans ce Volume.

CHAP. Ier. *Les jeunes gens.* pag. 3

CHAP. II. *Les amans sans le savoir; séparation douloureuse.* 23

CHAP. III. *La Femme sensible. Jalousie.* 44

CHAP. IV. *La jouissance, le mépris.* 65

CHAP. V. *Histoire de Léonora.* 85

CHAP. VI. *La jolie Veuve.* 114

CHAP. VII. *Le Père incorruptible. Le mariage dans le délire.* 137

CHAP. VIII. *Les maisons de force, la découverte.* 165